LES DEUX NOBLESSES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, à Paris
sur le Théâtre national de l'ODÉON, le 14 avril 1894.

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

THÉATRE

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 1248-1-97. — (Encre Lorilleux).

LES DEUX NOBLESSES

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

HENRI LAVEDAN



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

PERSONNAGES

ROCHE.	MM. A. LAMBERT.
HENRI ROCHE, son fils . . .	FENOUX.
MORET.	RAMEAU.
MARQUIS DE TOURINGE.	DELAUNAY.
DOCTEUR DE BRIÇAY. . .	MONTBARS.
BARON D'ARNAC.	ESQUIER.
DES MOULINARDS.	DUARD.
LE JARDINIER.	BERTHET.
UN OUVRIER.	TALDY.
Id.	DARRAS.
Id.	CHATAIGNIÉ.
Id.	PAUMIER.
MADAME DURIEU	Mme TESSANDIER.
MARQUISE DE TOURINGE.	GERFAUT.
SUZANNE DE TOURINGE, sa fille.	SYMA.
MADAME ROCHE.	GRUMBACH.
LA COMMANDANTE	DUNOYER.
JEANNE	V. LEMAITRE.

OUVRIERS, DOMESTIQUES.

La scène se passe de nos jours, à Varaucourt, entre Belfort et Montbéliard.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. FOUCAULT, régisseur général de l'Odéon.

LES DEUX NOBLESSES

ACTE PREMIER

Un très grand cabinet-hall, avec le fond en grande partie vitré. Par ce fond on aperçoit des toitures d'ateliers, de magasins, des cheminées d'usine fumantes, tous les bâtiments que comporte une colossale exploitation. Portes à deux battants à droite et à gauche. Dans la pièce, très encombrée, et à la fois très méthodiquement rangée, tables, bibliothèques et cartes aux murs, cartonniers, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

ROCHE, HENRI.

Au lever du rideau, Roche, quarante-six ans, déjà gris et un peu appesanti par le travail, est à son grand bureau, plongé dans des dossiers et dans des livres. Son fils Henri entre alors.

HENRI, tenant à la main des papiers et une livraison illustrée de grand format.

Comment, papa! Te voilà encore installé après déjeuner! Tu travailles trop.

ROCHE.

Jamais assez. Où est ta mère?

HENRI.

Elle est allée voir les malades, à l'infirmerie. Tu n'as pas un instant?

ROCHE.

Pourquoi?

HENRI.

Je t'aurais montré ce que je viens de trouver dans le courrier de deux heures. Tiens, regarde.

Il ouvre le journal illustré, qui contient dans toute sa hauteur, un grand portrait d'homme.

ROCHE, qui regarde.

C'est moi.

HENRI.

Tu te reconnais.

ROCHE.

Ils m'ont fait un petit peu jeune, avec une taille vraiment trop mince; mais enfin, à part ça, ce n'est pas mal.

HENRI, lisant ce qui est écrit au bas du portrait.

« Jacques Roche. Surnommé : le Roi du Pétrole français. »

ROCHE, souriant.

Je commence à être blasé sur les louanges. Qu'est-ce que c'est que ce journal-là?

HENRI.

Le Panthéon de l'Industrie. (Lisant.) « Magnifique publication, avec portrait à l'aqua-teinte, paraissant par livraisons... » Et puis ce n'est pas tout. Il y a une biographie.

ROCHE.

Aïe!

HENRI.

Je vais te la lire.

ROCHE.

Ah! je t'en prie.

HENRI.

Ce n'est pas long, et c'est signé « Baron de Colza ». Ça doit être un pseudonyme?...

ROCHE.

Probablement.

HENRI.

Je peux y aller?

ROCHE.

Puisque tu y tiens. (Penché de nouveau sur ses papiers.) Je continue mon travail, mais je t'entends tout de même.

HENRI, lisant très vite.

« ... Jacques Roche, célèbre industriel et savant, est vraiment ce qu'on peut appeler le fils de ses œuvres...

ROCHE, sans lever les yeux.

Jusqu'à présent, c'est exact.

HENRI, continuant.

» Vapereau le fait naître en Amérique, de parents suisses ayant émigré. Il passa la majeure partie de son enfance et de sa jeunesse en Pensylvanie, le berceau du pétrole. Dès

lors, la fièvre de l'huile s'emparait de Roche et elle ne devait plus le quitter...

ROCHE.

Elle me tient toujours.

HENRI.

» Après avoir passé plusieurs années en Amérique, il va en Russie, sur les bords de la mer Caspienne, où venaient d'avoir lieu de gigantesques irruptions de pétrole. Il séjourne là quelques mois, puis observant, étudiant, il visite toutes les régions du globe où l'huile minérale est exploitée : Saint-Domingue, la Trinité, le Vénézuéla, le Pérou, la République Argentine. Il va aussi en Australie, au Japon et en Birmanie...

ROCHE.

Et j'en ai vu encore bien d'autres! La Roumanie, la Galicie... Sans parler des contreforts méridionaux de l'Himalaya. Oh! le beau pays que l'Himalaya! Toi, avec ta nature, ça te rendrait fou!

HENRI.

Bah! Je n'irai jamais.

ROCHE.

Qu'en sais-tu? La vie a tant de surprises. (Intéressé peu à peu.) Continue.

HENRI, riant.

Ah! ah! ça t'intéresse. (Lisant.) « Possesseur déjà d'une très belle fortune commencée par des spéculations heureuses...

ROCHE.

Et loyales! Il aurait pu le dire.

HENRI.

Ça ne se met que quand elles ne l'ont pas été. (Reprenant.)... Ce n'est qu'après ces pérégrinations qu'il vint en France où il se fit naturaliser. Frappé, d'une part, de l'importance considérable que le pétrole prenait de jour en jour en tant que valeur commerciale, non seulement à cause de ses propriétés éclairantes, mais aussi par les nombreux dérivés que l'on en retire, et de l'autre, préoccupé de nous voir payer à l'Amérique près de trois cents millions de francs pour la valeur des sept cent mille tonnes environ que nous consommons, il rêve alors d'affranchir son pays de cet énorme tribut. Bientôt il acquiert la presque certitude que la Meuse et la Meurthe-et-Moselle doivent posséder de vastes gisements de pétrole; il pousse activement ses recherches, et le succès aussitôt les couronne d'une façon triomphale. Jacques Roche méritait, de ce jour, son surnom de roi du pétrole français, et il ne devait plus s'arrêter dans la glorieuse voie qu'il s'était tracée. En quelques années, la Meuse et la Meurthe-et-Moselle, riches de deux cents sources et de cinquante puits, devenaient entre ses mains le centre de l'industrie des pétroles nationaux. Il inventait la lampe à éclairage perfectionnée qui porte son nom; enfin, il dotait son pays et le monde entier de cette merveilleuse découverte : l'emploi des huiles minérales comme combustible, la substitution du pétrole à la houille.

ROCHE.

Oui, j'ai tué la houille.

HENRI.

» ... Aujourd'hui, Jacques Roche est définitivement fixé à Varaucourt, entre Belfort et Montbéliard, au milieu de ses puits et de ses usines des deux départements où il occupe près de trente mille ouvriers qui sont pour lui comme une grande famille. (S'interrompant.) Une famille, une famille!

ROCHE.

Certainement. Je les aime, et je crois qu'ils me le rendent.

HENRI.

Espérons-le. (Lisant.) » Roche a épousé tout jeune, en Amérique, mademoiselle Blossard, une Française, la fille de son premier patron, et il a eu de ce mariage un fils unique, M. Henri Roche, un vaillant jeune homme, qui promet déjà de marcher sur les traces paternelles... Est-ce que je suis rouge?

ROCHE.

Non. Tu le devrais.

HENRI, lisant.

» ... Noble vie, digne du grand industriel et du grand citoyen qu'est à la fois Jacques Roche. Le roi du pétrole français, à peine âgé de quarante-cinq ans, a déjà remporté toutes les médailles d'or à nos expositions. Créé chevalier de la Légion d'honneur peu de temps après sa naturalisation, il a été promu tout récemment officier. — *Baron de Colza.* » J'espère que ça y est? Et puis on ne m'a pas oublié, je suis content. (Apercevant son père songeur.) Mais qu'est-ce que tu as? Tu parais tout triste.

ROCHE.

Non.

HENRI.

Tu ne dis rien.

ROCHE.

Je me rappelle.

HENRI.

Quoi?

ROCHE.

Toute ma vie. A l'instant, pendant que tu lisais, elle a défilé devant moi.

HENRI.

Eh bien, ça n'était pas désagréable ce qui défilait?

ROCHE.

Je te parle de ma vraie vie. Pas seulement celle de la biographie, l'autre, celle qu'on ne mentionne pas dans *le Panthéon*, la vie de déboires et de luttes avant d'en arriver où j'en suis.

HENRI.

Oui. Mais tu y es, arrivé! C'est le principal. Tu n'as pas lieu de te plaindre, j'imagine?

ROCHE.

Ah Dieu non! J'ai la meilleure des femmes, un bon fils...

HENRI.

Unique, tu peux le dire! Avec cela une colossale fortune...

ROCHE.

Et la santé. Vraiment, je suis stupéfait de mon bonheur, au point de croire... (Se reprenant.) Mais non, j'ai tort.

HENRI.

Dis tout de même.

ROCHE.

Au point de croire par instants que ce bonheur ne durera pas et que je le paierai cher.

HENRI.

Bon! Est-ce que tu deviendrais pessimiste? Ce n'est pas ton affaire, tu sais; ça ne va qu'aux ratés.

ROCHE.

Tu as raison. Et puis, franchement, il n'y a pas lieu aujourd'hui de voir les choses en noir. Arrive ici. Je viens de regarder les chiffres de cette année. Nous ne sommes qu'au début de juin, et nous avons déjà un total de dix-neuf cent mille francs de bénéfice. (Avec mélancolie.) Que d'argent!

HENRI.

Deux cent mille de plus que l'année dernière à pareille époque... Ce n'est pas mal.

ROCHE.

Ah! tu ne seras pas un monsieur difficile à marier, je t'en réponds. Tu n'auras qu'à te montrer, on te trouvera de beaux yeux. Mais ne t'inquiète pas, je suis là, et je sais ce qu'il te faut.

HENRI.

Moi aussi.

ROCHE.

Une douce et brave jeune fille... jolie, je n'y vois pas d'inconvénients...

HENRI.

Moi, je n'y tiens pas. Non, pas jolie. Mais belle. Je la veux belle ou rien, pas de milieu.

ROCHE.

Tu as de l'ambition.

HENRI.

C'est dans mes moyens. Tu as commencé ma future, achève-la.

ROCHE.

Eh bien, je te dis, une belle et honnête fille de notre monde?

HENRI.

Tu tiens absolument à ce qu'elle soit de notre monde?

ROCHE.

Sans doute. Comme ta mère.

HENRI.

Alors, on n'en trouvera pas?

ROCHE.

Si, je la chercherai.

HENRI, appuyant sur le *nous*.

Nous la chercherons.

ROCHE.

Bien entendu. Le mariage ne te répugne pas?

HENRI.

Moi? Au contraire.

ROCHE.

Tant mieux. (Avec plus d'intimité.) Et puisque nous sommes sur ce chapitre et que nous envisageons l'avenir, il y a une question que je n'ai jamais encore osé aborder avec toi, et sur laquelle j'aimerais pourtant bien être fixé.

HENRI.

Parle.

ROCHE.

Quand j'aurai disparu, que tu sois marié ou non, garderas-tu la direction de la maison Roche?

HENRI.

Qu'est-ce qui peut te faire croire que je ne veuille pas la conserver?

ROCHE.

Rien. Comprends-moi. Je n'ai jamais supposé...

HENRI.

Tu ne supposes pas, mais tu crains, ce qui est pire. Si tu as quelque reproche à m'adresser...

ROCHE.

Aucun. Me permettras-tu seulement de te parler à cœur ouvert?

HENRI.

Je t'en prie.

ROCHE.

Oui, tu es un fils excellent, tu m'aides, tu prends ta grande part de mes travaux, et je n'ai que des éloges à te faire.

HENRI.

Tenons-nous en là. Qu'est-ce qu'il te faut de plus?

ROCHE.

Que tu sois heureux.

HENRI.

Je le suis.

ROCHE.

Pas entièrement.

HENRI.

Nous sommes quelques millions comme ça. Toi, qui proclamais ton bonheur à la minute, es-tu complètement heureux?

ROCHE.

Non.

HENRI.

Tu vois bien.

ROCHE.

Parce que je suis père et que je me tourmente pour toi. J'ai besoin d'être rassuré. Je voudrais, une bonne fois, tenir de ta bouche que tu es content de ton sort et de ta situation sociale, qu'il n'y a pas en toi le plus petit sentiment d'envie, ou de regret...

HENRI.

Regret de quoi? Envie de quoi? Nous avons tout ce qui s'acquiert.

ROCHE.

Nous avons davantage. Mais je m'explique. Je m'imagine souvent, peut-être à tort, que tout ce genre de travail et ces études si spéciales te sont à charge, que l'industrie scientifique ne te prend pas... seulement, qu'étant merveilleusement doué tu t'en tires tout de même très bien, mais plus en surface qu'avec une réelle conviction, si j'osais je dirais un vilain mot, je dirais: en amateur.

HENRI, piqué.

Bien.

ROCHE.

En amateur intelligent et appliqué, parbleu! mais sans y

mettre le meilleur de ton esprit, de ton énergie et de ton âme. Est-ce vrai?

HENRI.

Quelle drôle de conversation! Est-ce que je me plains?

ROCHE.

Non, et c'est bien ce qui m'inquiète. Je te connais à fond. Tu es à la fois une nature aimable, tendre, facile, et puis orgueilleuse, autoritaire et très emportée. Aussi, quand je devine que tu as des ennuis, je n'aime pas te voir tranquille comme un mouton. Fâche-toi vite, allons? Je vais essayer de te mettre sur la voie. Tu t'ennuies ici?

HENRI.

Rarement.

ROCHE.

C'est-à-dire quelquefois. Voilà ce que c'est que de t'avoir fait faire tes études à Paris! Aujourd'hui tu souffres de ne pas l'habiter.

HENRI.

Ça m'est absolument égal, et je me plais très bien en province. Où veux-tu en venir?

ROCHE.

A savoir ce que tu as. Tu as quelque chose.

HENRI.

Je vais te le dire. Eh bien, — comment t'exprimer cela? — il y a des jours où je suis en proie à une vague répugnance...

ROCHE.

Répugnance de quoi?

HENRI.

De ce que je suis, de ma personnalité.

ROCHE.

Oh!

HENRI.

Il me semble en effet que je n'étais pas né pour les puits, pour les usines, pour l'industrie... que j'étais plutôt fait...

Il cherche.

ROCHE.

Pour ne rien faire?

HENRI.

C'est possible. Ou, du moins, pour faire autre chose. Oui, quand je traverse les magasins, quand je suis aux machines, sans doute, cela m'intéresse, mais il y a en moi un instinct qui renâcle, qui proteste. J'ai comme un haut-le-cœur moral.

ROCHE.

Tout ça, mon cher Henri, ce sont des manières de vapeurs sentimentales qu'il faut chasser, sans quoi tu perdras le goût du travail. Et le travail, c'est la grande loi. Si j'ai acquis cette grosse réputation industrielle que tu partages avec moi et dont tu ne me parais pas assez fier, si tu es riche à millions, c'est parce que j'ai travaillé, tout bonnement... sans haut-le-cœur moral! Et parti de si bas! (Henri commence à manifester de l'agacement.) Car tes grands-parents étaient de petites gens, je te l'ai dit, des ouvriers. Nous nous appelons Roche, tout court.

HENRI.

Je le sais. Tu me le répètes sans cesse!

ROCHE.

Mais je le fais exprès! Certes, je suis fier de mes parents et de leur condition modeste. Surtout de cela.

HENRI.

Orgueilleux!

ROCHE.

Rougirais-tu de ces braves gens?

HENRI.

Non. Mais...

ROCHE.

Mais quoi?

HENRI.

Il ne faudrait pas pousser ça trop loin. Parce que si on m'avait donné à choisir, j'aurais peut-être préféré pour eux autre chose que la condition d'ouvrier. Et toi aussi.

ROCHE.

Je n'en sais rien. Et qu'est-ce que tu aurais préféré? Qu'ils fussent ducs, princes?

HENRI.

Hé!

ROCHE.

Comment! Tu en es là? Un titre, ça t'impressionne à ce point?

HENRI.

Ça ne m'impressionne pas quand ce sont les autres qui le portent, mais si c'était moi ça ne me serait pas désagréable.

ROCHE.

C'est toi qui parles, Henri ? Toi qui peux penser de pareilles mesquineries à notre époque de science, de vérité, de bon sens pratique?

HENRI.

Oui, je l'avoue : malgré les chemins de fer et l'électricité, je ne détesterais tout de même pas m'appeler Montmorency.

ROCHE.

Moi, j'aime mieux Roche, mon enfant.

HENRI.

Tu as pour cela les meilleures raisons, mon cher père, et si j'étais l'homme que tu es, je dirais comme toi. Mais je ne le suis pas.

ROCHE.

Je te souhaite de le devenir. Ah! je te vois avec regret ces idées en tête. Enfin! sois donc entiché de noblesse puisque ça te fait plaisir. Mais rappelle-toi ce que je te dis : jamais les aristocrates ne te rendront la tendresse que tu parais avoir pour eux. On ne les a que pour bienfaiteurs ou pour obligés. Pas pour amis.

HENRI.

Tu oublies le marquis de Touringe avec lequel, depuis cinq ans, tu es dans les meilleures relations d'amitié.

ROCHE.

D'amitié!... oui, enfin... de voisinage! Et puis Touringe, quoi! C'est un homme charmant, sans doute, et de rapports agréables; mais sois bien persuadé qu'à ses yeux, avec ma Légion d'honneur, ma réputation, et tous mes millions, je

ne pèse pas lourd! Pour lui, nous ne sommes pas autre chose que du vulgaire.

HENRI, ironiquement.

Des petites gens?

ROCHE.

Mais oui. Et pour sa fille aussi, mademoiselle Suzanne, qui a déjà vingt-cinq ans passés et qui ne se marie pas, malgré son intelligence et sa beauté.

HENRI.

C'est sans doute que le mariage lui déplaît.

ROCHE.

Non. Seulement elle est difficile, elle ne trouve personne assez digne d'elle, digne de l'honneur d'entrer dans sa famille, la grande famille des Touringe!

HENRI.

Tu parles d'eux avec moquerie. Pourquoi? La marquise est la frivolité même, je te l'accorde.

ROCHE.

Mais c'est une bonne femme..

HENRI.

Quant au marquis, je le trouve fort bien, sous tous les rapports, et je vois malaisément ce qu'on pourrait dire contre lui.

ROCHE.

Oh! il n'y a rien à dire. Il ne fait rien. C'est un spectateur, froid et bien élevé, qui est assis dans la vie, et qui regarde.

HENRI.

Ça ne fait de mal à personne.

ROCHE.

Ni de bien.

HENRI.

Tu souhaiterais qu'il découvrît un gisement de pétrole?

ROCHE.

Non, je n'irais pas jusque-là. Et lui non plus.

HENRI.

Qu'il travaillât, enfin? Comme toi?

ROCHE.

Pas autant. Un peu. Il a sous les yeux un bel exemple, tiens! celui de notre ami le docteur de Briçay qui, malgré son nom, n'a pas cru déchoir en prenant un état, celui de médecin. Il y a dix ans qu'il nous soigne, nous et nos ouvriers; eh bien! c'est un homme utile et estimable.

HENRI.

Oui. Mais ce n'est plus le comte de Briçay. Du jour où il a mis sur sa carte: « Docteur de Briçay, — mardi, jeudi, » aussitôt il est devenu un homme pareil à tout le monde, il a cessé d'être gentilhomme. C'est bon pour nous, les petites gens comme tu dis, de suer et de trimer, mais tu sens bien que des hommes de la classe à laquelle appartient Touringe ont à notre époque mille raisons... raisonnables d'indifférence et de détachement?

ROCHE.

Tout ça nous entraînerait trop loin. Je les connais avant toi leurs raisons, et elles sont mauvaises.

HENRI, très vif.

Pour toi, bonnes pour eux.

ROCHE.

C'est bien. Calme-toi. Tu as une façon de défendre ton marquis!

HENRI.

Ce n'est pas mon marquis. Et puis, c'est toi qui l'attaques. Qu'est-ce qu'il t'a fait? Je cherche.

ROCHE, comprenant tout à coup.

Ne cherche pas, je viens de trouver. Tu aimes sa fille?

HENRI.

Suzanne?

ROCHE.

Sois franc.

HENRI.

C'est vrai.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le docteur de Briçay.

ROCHE, à Henri.

Nous reprendrons ça.

SCÈNE II

Les Mêmes, LE DOCTEUR DE BRIÇAY, puis UN DOMESTIQUE.

ROCHE.

Eh bien, docteur, vous avez fait ce matin votre visite quotidienne à notre petit hôpital?

LE DOCTEUR.

Oui, cher ami. (A Henri.) Bonjour, Henri.

ROCHE.

Et, rien de nouveau?

LE DOCTEUR.

De ce côté-là? Rien. Une douzaine de brûlures et d'écorchures sans conséquence. Mais voici qui pour moi est plus grave. Depuis plusieurs jours les ouvriers ne sont plus les mêmes. Je les vois plus souvent et de plus près que vous, eh bien, il règne chez eux un sentiment, je ne dis pas d'hostilité, mais de mécontentement et de froideur. Ils ont l'air inquiet. Enfin ils ne sont pas dans de bonnes dispositions, voilà tout ce que je peux vous dire.

ROCHE, tranquille et incrédule, à Henri.

Tu crois à ça, toi?

HENRI.

Pourquoi pas?

LE DOCTEUR, à Roche.

Je suis presque sûr qu'on est en train de les travailler

doucement pour les convertir aux belles idées que vous savez et qui nous ont déjà menés si loin : pleine satisfaction des besoins et des jouissances pour tous, expropriation universelle, juste répartition des richesses communes, libre choix du labeur, etc.

ROCHE.

Les foutaises ! Oui, passons.

LE DOCTEUR.

Ils subissent l'influence de quelqu'un (Geste d'incrédulité de Roche.) — je sais ce que je dis – de quelqu'un qui est parmi eux et qui très prudemment les mène, sans se compromettre, sans même avoir l'air de partager les idées vers lesquelles il les fait peu à peu glisser.

ROCHE.

Qu'est-ce que ce feuilleton que vous me racontez là, docteur ? La suite au prochain numéro.

HENRI, à son père.

Laisse-le finir.

ROCHE.

A quoi bon ? Je le remercie de son zèle, mais c'est tout ; il m'est impossible d'être ému. D'abord, c'est classique : voilà quinze ans qu'on éprouve le besoin une ou deux fois par mois d'entrer dans mon cabinet pour me dire : « Prenez garde, les ouvriers n'ont pas l'air bien disposés. Vous allez avoir une grève ! » Ah ! mon Dieu ! Et puis, rien du tout. On en a été quitte pour une grosse peur, ridicule et inutile. Non, tout ça ne signifie rien, il n'y a rien, et s'il y avait la moindre des choses, je le saurais déjà.

LE DOCTEUR.

Parce que ?

ROCHE.

Parce que le premier venu de mes contremaîtres, Moret, me l'aurait dit.

LE DOCTEUR.

Êtes-vous sûr de Moret?

ROCHE.

J'ai toute confiance en lui.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas une raison pour qu'il la mérite.

HENRI, au docteur.

Vraiment, vous croyez...

ROCHE, au docteur.

Voilà encore une insinuation que je combats de toutes mes forces. J'ai fait la connaissance de Moret, en Russie, il y a dix ans. Il mourait de faim et il voulait travailler. Je l'ai pris avec moi. Depuis ce temps-là, il ne m'a pas quitté. Sous ses dehors un peu rudes, c'est un excellent homme, très capable, très dévoué. Enfin, il n'est pas plus révolutionnaire que moi, et je parie que si on lui demandait seulement ce que c'est que la question sociale, il ne saurait pas le dire.

HENRI, à son père.

Et toi non plus.

ROCHE, après une seconde de réflexion.

C'est vrai. (Un domestique paraît à la porte. Roche s'adressant à lui.) Qu'est-ce que vous voulez?

LE DOMESTIQUE.

C'est madame Durieu qui, sachant le docteur ici, le prie

de vouloir bien passer chez elle tout à l'heure, parce qu'elle est aujourd'hui un peu en faiblesse.

LE DOCTEUR, au domestique.

Dites que j'y vais.

Le domestique sort.

ROCHE.

En effet, voilà deux jours qu'on ne l'a pas vue.

LE DOCTEUR.

Je l'ai condamnée à la chambre, ou du moins à son jardin. Elle se fatigue trop, et je crains bien qu'elle ne puisse pas conserver la présidence de son œuvre.

HENRI.

L'œuvre de la Frontière! qu'elle a inventée, pour laquelle elle s'est donnée tant de mal, dont je suis le secrétaire. Jamais elle n'y renoncera!

LE DOCTEUR.

Elle y sera peut-être forcée. Maladie de cœur et soixante-dix ans ! Entre nous son état est grave.

HENRI.

Bah! elle n'a qu'à ne pas se faire de bile, et la chose lui est aisée. Elle paraît à peine son âge, elle est encore belle...

ROCHE.

Très bonne.

HENRI.

Avec cela indépendante, une demi-richesse qui lui suffit à elle et à ses œuvres de charité, rien que des amis pour voisins... franchement, elle n'est pas trop malheureuse!

LE DOCTEUR.

A présent. Mais c'est une femme qui a dû avoir de grands chagrins.

ROCHE.

Lesquels?

LE DOCTEUR.

Je n'en sais guère plus que vous. Il paraît qu'elle a eu un fils... Il y a une histoire de ce côté-là! Veuve très jeune d'un M. Durieu, rentier, elle est venue il y a quinze ans se fixer ici dans la jolie propriété dite: « Le Rendez-vous », qu'elle a achetée. Vous et moi-même nous sommes arrivés dans le pays peu de temps après, et madame Durieu, vous vous en souvenez, était déjà une des plus importantes personnalités locales, entourée de l'estime et du respect de tous? Par conséquent... (Il se dispose à sortir au moment où entre Moret.) Ah! voilà monsieur Moret.

SCÈNE III

LES MÊMES, MORET.

ROCHE.

Nous parlions de vous à l'instant, Moret.

MORET.

C'est de l'honneur.

LE DOCTEUR, à tout le monde.

Au revoir.

ROCHE, retenant le docteur avec intention.

Attendez. (S'adressant à Moret.) Le docteur prétend que l'état

d'esprit des ouvriers n'est pas fameux, qu'on est en train de les exciter, de les pousser à la rébellion.

MORET.

Qui ça donc ?

HENRI, à Moret.

C'est ce que nous cherchons. Le savez-vous ?

MORET.

Je n'ai rien vu de ça. Je n'ai pas entendu parler de ça. Et puis c'est impossible. Parce que, soit dit sans se vanter, il n'y a qu'une personne en Meuse, Meurthe-et-Moselle qui ait de l'influence sur les hommes et qui les tienne en sa main.

LE DOCTEUR, à Moret.

M. Roche, parbleu !

MORET.

Non. Moi.

LE DOCTEUR, à Moret.

Mes compliments.

MORET.

Alors, s'ils sont menés, les gens de chez Roche, c'est que c'est moi, Moret, qui les mène. Est-ce ça qu'on veut dire, monsieur le médecin ?

ROCHE.

Mais non.

MORET.

A la bonne heure. (A Roche.) A cette minute, patron, vous pouvez descendre aux ateliers, aux magasins, aux puits, partout, vous trouverez votre ouvrier tranquille et de bon visage. Il fait le travail, et il ne pense pas à des sottises.

HENRI, à Moret.

Qu'est-ce que c'est que la question sociale, Moret ?

MORET.

C'est de vouloir être le patron.

ROCHE, au docteur.

Eh bien, voilà une définition.

LE DOCTEUR.

Je vous quitte. Vous n'avez rien à faire dire à madame Durieu ?

MORET.

Une bonne dame ! (Au docteur.) Je ne la connais pas, mais vous lui porterez mon souvenir.

LE DOCTEUR, à Moret.

Elle y sera sensible. (A part.) Je ne peux pas m'habituer à cet ours-là.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LE DOCTEUR.

MORET, aussitôt que le docteur est parti.

Il ne faut pas écouter tout ce que dit le docteur. Ces gens-là, à force de soigner le monde et de vivre dans les plaies, ça voit le mal partout ! Vous vous rappelez, monsieur Roche, que vous deviez venir ce tantôt visiter les nouveaux boisages au puits dix-sept ?

ROCHE.

Oui, mais je n'ai plus le temps. (A Henri.) Tu vas y aller à ma place.

HENRI.

Tout de suite?

ROCHE.

Tu me rendras service. Et puis je ne peux pas quitter la maison, j'attends les Touringe qui doivent venir nous faire une visite d'adieux.

HENRI.

Ils s'absentent?

ROCHE.

Oui.

HENRI.

Pour longtemps?

ROCHE.

Non, ils vont à Paris passer la semaine. Le marquis ne manquerait pas le Grand Prix pour un empire. Les chevaux! tu comprends!

HENRI.

Il serait peut-être convenable que je fusse là, aussi, avec toi?

ROCHE.

Je t'excuserai.

HENRI, à part.

On m'éloigne.

ROCHE.

Va.

HENRI, à Moret, avec brusquerie.

Eh bien, Moret, quand vous voudrez? je vous attends.

MORET, à Roche.

Bonsoir, patron.

Ils sortent.

SCÈNE V

ROCHE, seul.

Il est furieux. Il aurait voulu rester, pour la voir. Pauvre enfant! Qu'est-ce qu'il a été se mettre là en tête?

SCÈNE VI

ROCHE, MADAME ROCHE.

MADAME ROCHE.

Les Touringe ne sont pas encore arrivés, je craignais d'être en retard.

ROCHE.

Assieds-toi.

MADAME ROCHE.

Qu'as-tu ? Il est arrivé quelque chose ?

ROCHE.

Ne commence pas à trembler, je t'en conjure. Tu trembles avant qu'on ait ouvert la bouche.

MADAME ROCHE.

C'est ma nature, tu le sais. Je suis une craintive. C'est quelque chose d'ennuyeux ?

ROCHE.

De très ennuyeux.

MADAME ROCHE.

Voilà ! Oh ! nous n'avons jamais eu de chance !

ROCHE.

Écoute-moi sans faire de commentaires et sans te désoler, parce que ça ne rime à rien... Henri...

MADAME ROCHE, *avec explosion.*

Il s'est battu en duel et il est blessé ?

ROCHE.

Mais non.

MADAME ROCHE.

Alors il est tombé de cheval ?

ROCHE.

Si tu me permettais de finir. C'est si simple de laisser parler les gens. Henri aime Suzanne de Touringe.

MADAME ROCHE, *rassérénée.*

C'est ça ? Je le savais.

ROCHE.

Tu le savais?

MADAME ROCHE.

Depuis quinze jours au moins.

ROCHE.

Et tu ne m'en as rien dit?

MADAME ROCHE.

J'attendais une occasion. Je la trouve aujourd'hui...

ROCHE.

Oh ça, c'est trop fort! Ma pauvre femme, tu es la bonté même, mais tu es bien extraordinaire!

MADAME ROCHE.

En quoi?

ROCHE.

C'est inutile de te l'expliquer, du moment que tu le ne sens pas.

MADAME ROCHE.

J'ai cru bien faire en me taisant. Tu as tes travaux, la tête pleine à éclater. Tu tomberas malade un de ces jours, si tu continues.

ROCHE.

Je me porte comme un charme.

MADAME ROCHE.

Tu ne t'en aperçois pas, tu vieillis. Tu te voûtes.

ROCHE.

Oui, c'est convenu. Je n'en ai plus pour longtemps.

MADAME ROCHE.

Oh! ne dis pas ça, même en riant.

ROCHE.

Mais va donc. Dis ce que tu voulais dire.

MADAME ROCHE.

Eh bien, quand je me suis aperçu qu'Henri aimait Suzanne, et qu'il en était aimé...

ROCHE.

De mieux en mieux.

MADAME ROCHE.

J'ai pensé : ou bien que tu serais favorable à ce mariage...

ROCHE, avec force.

Moi! Mais tu perds le jugement!

MADAME ROCHE.

Ne t'emporte pas. Et alors, me disais-je, il n'y a pas d'inconvénient à lui tenir pour l'instant la chose secrète. Ou bien il se montrera contraire à ce mariage et alors il y aura des scènes entre lui et Henri, tout ça peut mal finir, il vaut mieux n'en parler que le plus tard possible.

ROCHE.

En voilà un joli raisonnement! Enfin, tout n'est pas perdu. Ce mariage ne se fera pas.

MADAME ROCHE.

C'est peut-être dommage. Madame Durieu avait eu, de son côté, la pensée d'unir ces deux enfants.

ROCHE.

Madame Durieu est une femme que je vénère, mais elle

a deux manies, d'abord de faire des mariages, et puis surtout de se mêler de ce qui ne la regarde pas.

MADAME ROCHE.

Cette Suzanne est charmante. Conviens-en?

ROCHE.

J'en conviens. Mais il n'y a pas qu'elle sur la terre! Et puis, est-ce que le marquis consentirait jamais à ce que sa fille s'appelât madame Roche? Allons donc! Lui et moi nous avons, chacun à notre point de vue, d'excellentes raisons pour être opposés à cette union, quand ce ne serait que la première de toutes, la différence de milieu social. Il est de la haute, lui! Moi je suis un roturier.

MADAME ROCHE, avec un regard d'une signification toute spéciale.

Jacques! Tu oublies que nous sommes seuls...

ROCHE.

C'est vrai. Mais justement, tu sais mes idées et le programme de ma vie. Je n'y faillirai point.

MADAME ROCHE.

Que vas-tu faire?

ROCHE.

Je parlerai à Henri. Dès demain.

MADAME ROCHE.

Prends garde; il est si violent!

ROCHE.

Sois tranquille, tout se passera très bien.

MADAME ROCHE.

Et, dans cet entretien que tu auras avec Henri, profiteras-tu de l'occasion pour lui dire... tout?

ROCHE.

Non... Cela... je crois qu'il faut encore attendre.

MADAME ROCHE.

Voilà déjà longtemps que nous reculons.

ROCHE.

Il sera toujours instruit assez tôt. Plus il sera mûr, mieux il comprendra, et mieux il *me* comprendra.

Il appuie sur le mot *me*.

MADAME ROCHE.

Comme tu voudras. Je t'ai toujours écouté. Tu n'es pas fâché contre moi?

ROCHE.

Mais non.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA MARQUISE DE TOURINGE, SUZANNE DE TOURINGE, LE BARON D'ARNAC, ce dernier en très élégant costume de bicyclette.

MADAME ROCHE, à la marquise.

Chère madame. (A Suzanne.) Mademoiselle...

ROCHE, à d'Arnac.

Ah! monsieur le député. Quelle surprise!

D'ARNAC, qui s'éponge.

Je vous prie d'excuser ma tenue.

LA MARQUISE.

C'est ma faute.

D'ARNAC.

J'ai crevé mon pneu...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Laissez-moi raconter. (A Roche.) Figurez-vous que tout à l'heure, en pleine grande route, ma fille et moi, nous avons rencontré, remorquant sa bicyclette, le baron d'Arnac, oui, cet affreux socialiste, et nous l'avons contraint pour sa peine à escorter, oh, tout doucement! notre voiture jusqu'à votre porte.

D'ARNAC.

J'ai un peu chaud!

MADAME ROCHE, à d'Arnac.

Asseyez-vous.

D'ARNAC, à Suzanne.

Et vous, mademoiselle, est-ce que vous montez?

SUZANNE.

Oh! non, monsieur.

LA MARQUISE.

On lui a offert, elle n'a jamais voulu.

D'ARNAC, à Suzanne.

Pourquoi? Vous avez peur?

SUZANNE.

Oui. D'être ridicule.

D'ARNAC, à Suzanne.

Vous savez que c'est très bien porté? Les filles du prince de Galles...

SUZANNE.

Je trouve que c'est déjà affreux pour un homme.

D'ARNAC.

Ravissant pour une femme.

LA MARQUISE.

Moi, si j'étais plus jeune, si je n'étais pas une mère chrétienne, je prendrais des leçons. Du reste, il paraît qu'aujourd'hui dans tous les bons couvents de Paris, au Sacré-Cœur, aux Oiseaux, à l'Abbaye-aux-Bois, ces dames font apprendre la bicyclette. C'est devenu comme le piano. Eh bien, moi, j'approuve cela, il faut que la jeune fille se modernise. Ainsi voilà cette chère petite (Désignant Suzanne.) qui serait parfaite si elle était plus moderne.

SUZANNE.

Je le suis, ma mère, et beaucoup plus que vous ne croyez. Mais d'une autre façon.

ROCHE, à Suzanne.

Peut-on savoir laquelle?

SUZANNE.

Ce serait sans intérêt pour vous.

LA MARQUISE, à madame Roche.

Chère madame Roche, nous sommes donc venues vous

faire nos petits adieux, en attendant le marquis auquel j'ai donné rendez-vous ici.

MADAME ROCHE.

Comme c'est aimable! Quand partez-vous?

LA MARQUISE.

Ce soir.

D'ARNAC.

Tiens, moi aussi.

LA MARQUISE.

Bravo! Nous ferons route ensemble.

ROCHE, à d'Arnac.

Vous allez aussi pour le Grand Prix?

D'ARNAC.

Oh! non. De grosses questions ouvrières qui réclament ma présence à Paris.

ROCHE, à part.

Farceur! (Haut.) Ah! les ouvriers ont en vous un vaillant porte-paroles!

LA MARQUISE.

Si jeune! si élégant! et déjà révolutionnaire! Quel plaisir pouvez-vous trouver à fréquenter ces gens-là?

D'ARNAC.

Ce n'est pas un plaisir, madame, c'est un devoir.

ROCHE.

Et puis il les fréquente si peu!

D'ARNAC.

Je leur ai donné ma vie.

ROCHE.

De loin.

LA MARQUISE.

Prenez garde qu'un jour ils ne vous la prennent. Ah! je ne peux pas m'y faire. Vous qui êtes des nôtres, qui avez un tortil, — car il a un tortil! Et même, est-ce qu'il n'y a pas eu un d'Arnac qui était...

Elle cherche.

SUZANNE.

A Marignan?

LA MARQUISE.

Non, du Jockey?

D'ARNAC.

C'était mon père.

LA MARQUISE, *à d'Arnac.*

Tenez, vous êtes un apostat!

D'ARNAC.

Nous allons à des temps nouveaux. Il faut aujourd'hui que la noblesse aide le peuple qui souffre et qui travaille. Et il souffre affreusement, le peuple!

MADAME ROCHE.

Oui.

D'ARNAC, *à la marquise.*

Serez-vous encore à Paris le dix-huit?

LA MARQUISE.

Hélas non! nous ne faisons qu'une fugue.

D'ARNAC.

Alors vous ne m'entendrez pas.

ROCHE.

Vous devez parler à la Chambre?

D'ARNAC.

Non, il s'agit de *Tout à la joie*, la revue qu'on donne le dix-huit chez la duchesse de Beauvais.

ROCHE.

Vous y jouez?

D'ARNAC.

Je fais le compère.

LA MARQUISE.

En ce cas nous resterons! Oh! nous resterons! (A d'Arnac.) Je ne vous ai entendu à la tribune qu'une fois... sur les céréales...

ROCHE, à part.

Son discours annuel.

LA MARQUISE.

Vous m'avez fait un plaisir! Vous jouez si bien la comédie! Vous étiez là comme chez vous!

ROCHE, avec bonhomie.

Il sera encore mieux dans le compère; vous verrez!

D'ARNAC, confus.

Oh! — Mais souffrez que je vous quitte. D'ici à ce soir, de grosses questions ouvrières...

MADAME ROCHE.

Faites donc, monsieur.

D'ARNAC, à Roche.

J'aurai même quelques renseignements à vous demander, cher monsieur, sur la misère dans cette région, les conditions dans lesquelles on pourrait la soulager, théoriquement.

ROCHE.

Tout à vous. Nous allons sortir ensemble.

D'ARNAC, saluant.

Mesdames. (A la marquise.) A ce soir.

LA MARQUISE.

Je ne veux plus voyager avec vous. Quand on est un aussi vilain radical, on devrait aller en troisième classe, comme le peuple.

ROCHE, à part.

Prends-y garde!

D'ARNAC, à Suzanne.

Mademoiselle... Et ne dites pas de mal de la bicyclette. Vous y mordrez peut-être un jour.

Il sort avec Roche.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins ROCHE et D'ARNAC.

LA MARQUISE.

Quelle nature sympathique!

MADAME ROCHE.

Mon mari?

LA MARQUISE.

Non. (Se reprenant.) Sans doute, lui aussi!... Je voulais dire M. d'Arnac.

Madame Roche fait une moue.

LA MARQUISE, à madame Roche.

Vous n'êtes pas enthousiaste!

MADAME ROCHE.

Je ne trouve pas que M. d'Arnac soit sérieux. Un homme qui porte des pantalons courts et qui s'occupe des pauvres gens en chantant le couplet chez les duchesses... Non, ce n'est pas mon genre.

LA MARQUISE.

C'est que vous ressemblez à ma chère Suzanne.

SUZANNE, à madame Roche.

Nous ne sommes pas modernes.

LA MARQUISE.

Pas pour un sou.

MADAME ROCHE.

Je m'y résigne. En fait de député, quelqu'un que je mets bien au-dessus de M. d'Arnac, tenez, c'est son vaillant collègue de la droite, M. des Moulinards.

LA MARQUISE.

Ah! non, par exemple!

MADAME ROCHE.

Mais il combat pour vous.

LA MARQUISE.

Aujourd'hui.

MADAME ROCHE.

Enfin, ne défend-il pas le trône et l'autel ?

LA MARQUISE.

Ne m'en parlez pas ! à tour de bras. Un suisse d'église qui a fait plomber sa canne ! Il est de ces gens qui n'ont l'air d'avoir été mis au monde que pour le biceps et le gourdin, et qui arrivent à se faire un semblant de personnalité parce qu'ils apportent dans la vie publique un langage et des façons de négrier. J'ai horreur de ces Porthos de tribune ; heureusement ils ne sont pas bien redoutables... excepté pour leur parti dont ils sont la plaie.

MADAME ROCHE.

Et voilà pourtant les gens chargés des affaires du pays !

SUZANNE.

Ils ne font que la leur.

MADAME ROCHE.

Ne les imitons pas. (A la marquise.) Puisque vous allez à Paris, chère madame, je vais vous donner des commissions pour notre œuvre. Peu de chose, deux ou trois petits achats indispensables.

LA MARQUISE.

Je n'aurai guère de temps. Mais enfin, du moment que c'est pour l'œuvre !

MADAME ROCHE.

Vous n'oubliez pas que nous nous réunissons en comité le vingt et un, chez notre présidente, madame Durieu ?

LA MARQUISE, avec mélancolie.

Le vingt et un nous serons déjà de retour.

MADAME ROCHE, à la marquise.

Eh bien, nous allons voir tout cela ensemble et je vais vous remettre ma liste?

LA MARQUISE.

Volontiers. (A sa fille.) Toi, reste, Suzanne; attends ton père.

Elles sortent toutes deux.

SCÈNE IX

SUZANNE seule, puis HENRI.

SUZANNE. Elle rêve, fait quelques pas, va à la fenêtre.

Il n'est pas venu, cela m'étonne. Est-ce que je l'aime? (Apercevant Henri par la fenêtre.) Le voici. Vite, allons-nous-en. (Elle fait une fausse sortie puis s'assoit.) Mais oui, je l'aime. (Henri entre.) Bonjour, monsieur Henri. Vous ne pensiez pas me trouver ici?

HENRI.

Je vous cherchais. Mademoiselle, j'ai besoin d'avoir avec vous un entretien qui va fixer le sort de ma vie et peut-être aussi celui de la vôtre. Cet entretien sera très court car les instants nous sont comptés. Me permettez-vous de parler?

SUZANNE.

Je vous le permets.

HENRI.

Voilà cinq ans que je vous connais, et autant que je vous aime. J'ai pour vous l'estime, la tendresse, le respect et l'admiration que commande votre âme élevée, généreuse, délicate et fière. Je ne vous dirai rien de plus de mes sentiments ; il ne sera pour moi l'heure de les exprimer qu'après que vous m'en aurez donné le droit. C'est ce droit, pour l'avenir, que je vous prie dès à présent de m'accorder. Mon plus ardent désir est que vous soyez ma femme. Y consentez-vous ? Je prévois vos objections, celles de nos deux familles, les difficultés nombreuses, peut-être insurmontables...

SUZANNE.

Très grandes, en tout cas.

HENRI.

Du côté de mes parents comme du côté des vôtres, je le sais. Aussi, ce que j'attends de vous, c'est simplement l'assurance que vos sentiments personnels sont d'accord avec les miens, et la promesse que vous emploierez tous vos efforts à réaliser, s'il vous agrée, ce projet qui m'est cher.

SUZANNE, souriante.

Vous voulez contracter avec moi des fiançailles officieuses ?

HENRI.

Pas autre chose.

SUZANNE.

Eh bien, mon ami, je m'engage de bon cœur et de tout cœur. Voici ma main.

HENRI.

Merci. Vous me rendez heureux.

SUZANNE.

Nous nous connaissons en effet depuis longtemps et je crois que nous avons beaucoup de sympathie l'un pour l'autre. Je dois vous avouer que ma nature plutôt grave, indépendante et orgueilleuse, aussi bien que mes goûts de solitude, ne me poussaient guère au mariage tel qu'il s'opère couramment, et je ne m'y serais probablement jamais ralliée... sans vous. Mais comme vous êtes le seul jeune homme en qui j'aie trouvé jusqu'ici de la jeunesse et cette loyauté d'esprit et de cœur que je veux avant tout chez celui qui sera mon mari, — que votre démarche, si nette et si franche, vient me confirmer encore dans l'estime toute spéciale et déjà grande où je vous tenais, je renonce en votre faveur à ces vœux secrets de célibat que j'avais prononcés, un peu à la légère !... et je serai votre femme... à une condition cependant ? une double condition, sans laquelle il ne reste rien de tout ce que j'ai dit...

HENRI.

Vous m'effrayez.

SUZANNE.

C'est que nous ne nous marierons chacun qu'avec le plein consentement de nos père et mère.

HENRI.

Et s'ils nous le refusent ?

SUZANNE.

Nous ne nous marierons pas.

HENRI.

Si, tout de même, parce que l'amour est le plus fort.

SUZANNE.

Je ne sais pas si c'est l'amour qui est le plus fort, moi je crois que c'est le devoir. Franchement, iriez-vous, pour m'épouser, jusqu'à passer outre à la volonté de votre père, même si la loi vous en donnait les moyens ?

HENRI.

Non.

SUZANNE.

Vous voyez bien ? D'ailleurs, j'ai idée que ces unions conclues dans la révolte et la colère doivent rarement apporter le bonheur. Ainsi, c'est entendu : nous voulons être l'un à l'autre.

HENRI.

Oui.

SUZANNE.

Mais... si nos parents le veulent !

SCÈNE X

Les Mêmes, LE MARQUIS DE TOURINGE, ROCHE.

LE MARQUIS, entrant avec Roche et voyant les deux jeunes gens la main dans la main, silencieux.

Que faites-vous donc là ?

SUZANNE.

Un pacte, mon père.

ROCHE, à part.

Ça y est.

LE MARQUIS.

Quel pacte ?

SUZANNE, à Henri.

Je vous laisse avec eux. Dites-leur.

Elle sort.

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins SUZANNE.

LE MARQUIS, à Henri.

Eh bien, monsieur ?...

ROCHE, mal à l'aise.

C'est inutile. Je...

HENRI.

Pardon, mon père. Il faut que je vous parle à tous deux, et je vous prie de vouloir bien m'écouter. Asseyez-vous. (Ils s'assoient. Au marquis.) Monsieur, j'aime mademoiselle votre fille, je viens à l'instant d'acquérir l'heureuse certitude que ses sentiments ne sont pas opposés aux miens, j'ai donc l'honneur de vous demander sa main. Je pourrais moi-

même plaider ma cause, mais je m'en dispenserai, ayant auprès de vous le meilleur des avocats.

LE MARQUIS.

Qui cela ?

HENRI.

Mademoiselle Suzanne. C'est moi qui demande, mais c'est elle qui obtiendra. (A son père.) Mon père, je vous prie de m'accorder votre consentement pour ce mariage auquel vous savez que j'attache tant de prix, et je compte que vous voudrez bien, sur-le-champ, demander au marquis de Touringe la main de sa fille pour moi. Maintenant, j'attends avec une grande émotion votre réponse à tous deux.

LE MARQUIS, à Henri.

Est-ce tout? Il était question d'un pacte.

HENRI.

En effet, nous avons fait serment, même libres et pouvant abuser de notre liberté, de n'être l'un à l'autre qu'avec le consentement de nos père et mère.

LE MARQUIS.

Je vous en félicite. Cher monsieur Henri, je vais vous répondre immédiatement, puisque c'est à moi que vous vous êtes adressé en premier. Avec d'autres que M. votre père, l'entretien forcé auquel vous nous soumettez d'une façon un peu téméraire, pourrait devenir délicat; grâce à la haute intelligence et au profond bon sens de M. Roche, il ne le sera pas. Et j'irai droit au fait. Je vous refuse la main de Suzanne. Pourquoi? Oh! mon Dieu, personnellement, vous n'êtes pour rien dans ce refus.

HENRI.

Je ne suis que la victime.

LE MARQUIS.

Victime innocente et irresponsable.

HENRI.

Quelles raisons avez-vous?

LE MARQUIS.

Elles ne manquent pas. Et toutes excellentes. Suzanne est de bonne foi dans ses sentiments d'amitié pour vous, mais elle se trompe; elle n'a jamais eu que très peu de goût pour le mariage. Enfin, les Roche, qui n'ont que des qualités, ont pour moi, Touringe, un défaut capital : c'est de s'appeler Roche et d'être plusieurs fois millionnaires. Je ne peux pas, moi presque pauvre, et riche seulement d'un grand nom, avoir l'air aux yeux du monde et surtout aux yeux de mon monde... Je n'insiste pas. Mais je suis sûr, tenez, que votre père me comprend, et qu'à ma place il ferait de même?

ROCHE, au marquis, avec froideur.

Je n'ai pas besoin d'être à votre place, mon cher marquis, il me suffit d'être à la mienne pour penser ce que je dois. Et, là-dessus, je pense comme vous.

LE MARQUIS.

Ah! j'en suis charmé.

ROCHE.

Pour des raisons qui, sans être pareilles aux vôtres, se rencontrent avec elles, je refuse aussi mon consentement à Henri.

HENRI.

Mon père!

ROCHE, à Henri.

Je le regrette pour toi, mon enfant, mais c'est ma volonté. (Au marquis.) Pas plus que vous ne tenez à vous mésallier...

LE MARQUIS, protestant.

Oh!

ROCHE.

... je ne tiens, moi, à me désallier. (Il appuie sur la syllabe *dé*.) Restons chacun dans la classe où le sort nous a placés. Je vous remercie d'avoir bien préjugé, comme vous dites, de mon profond bon sens; moi-même, connaissant toute la souplesse de votre tact, je n'ai pas éprouvé, dès le début de cette conversation dangereuse, la moindre inquiétude, et voyez comme nous avions raison d'avoir cette confiance mutuelle, puisque nous voilà d'accord.

LE MARQUIS.

Alors, vous ne m'en voulez pas de ma franchise?

ROCHE.

Pas le moins du monde. Ni vous de la mienne?

LE MARQUIS.

Je vous en sais gré.

ROCHE, se levant.

L'incident est clos.

HENRI, intervenant.

Pardon. J'assiste avec intérêt à l'échange de vos compliments, mais... et nous?

LE MARQUIS, à Henri.

De qui parlez-vous?

HENRI.

De mademoiselle Suzanne et de moi.

LE MARQUIS.

Alors ne dites pas nous. Pour ce qui est de ma fille, je lui dirai ce qui me paraîtra bon, et elle se rangera à mon désir.

ROCHE, à Henri.

Allons, c'est assez, Henri. Retire-toi, et ne prolonge pas une situation...

HENRI.

... Pénible? Soit. Mais, je vous le dis respectueusement, mon père, à vous ainsi qu'à monsieur. Tout en nous inclinant, mademoiselle Suzanne et moi, nous ne renonçons pas à nos espérances.

ROCHE.

Tu raisonnes comme un enfant.

LE MARQUIS, à Henri.

Que pensez-vous faire?

HENRI.

Rien... Nous attendrons.

Il salue et sort.

LE MARQUIS.

Heureux âge, où ils ont le temps !

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins HENRI.

LE MARQUIS.

Savez-vous qu'il a du sang? Il était fait pour être gentilhomme.

ROCHE.

Oui, il y a des jours où je suis tenté de croire que Dieu s'est trompé.

LE MARQUIS.

Ça lui arrive quelquefois. Il nous fait des attrapes; il donne à la bourgeoisie des petits nobles, et il envoie chez nous des petits bourgeois. Et personne n'est content. (On entend de nombreux sons de cloches qui éclatent de tous côtés.) Qu'est-ce que j'entends là ?

ROCHE.

C'est la sortie des ateliers.

LE MARQUIS, regardant l'heure à sa montre.

Déjà ! (Se reprenant.) C'est juste. J'oubliais que depuis le 1er mai ils ont la journée de sept heures.

ACTE DEUXIÈME

La propriété de madame Durieu. A gauche, la maison, couverte de lierre et de chèvrefeuille. Un jardin devant. A droite au fond, un escalier rustique menant à un petit pavillon isolé. Au milieu, un vieux puits près duquel sont disposés des sièges de jardin et une table. Au fond, on aperçoit les Vosges.

SCÈNE PREMIÈRE

LE JARDINIER, JEANNE.

Au lever du rideau, Jeanne est en train de ranger autour de la table les sièges du jardin. Sur la table il y a des verres, des carafes d'eau fraîche, et des sirops. Le jardinier soigne une plate-bande.

JEANNE.

Tout est prêt. Maintenant on peut venir.

LE JARDINIER.

Moi, j'ai bien peur d'une chose : c'est que madame n'en ait plus pour longtemps à présider ici les réunions de son œuvre.

JEANNE.

Ah ! le fait est qu'elle a changé depuis un mois, oui S'il lui arrivait malheur, qu'est-ce que nous deviendrions ? Vous, encore... le jardin, la terre... vous auriez des chances de rester ici au service du nouveau propriétaire... Mais moi ! il faudrait que je cherche mon pain ailleurs.

LE JARDINIER.

Les Roche vous prendraient.

JEANNE.

Oui. Peut-être.

LE JARDINIER.

Ils sont si riches !

JEANNE.

C'est égal, ça ne vaudrait pas pour moi madame Durieu ! Et puis, de ce moment, les Roche, ils ont joliment autre chose de quoi s'occuper.

LE JARDINIER.

Oui, il paraît que M. Henri et mademoiselle de Touringe ont de l'amour l'un pour l'autre et que leurs parents ne veulent pas que ça soye.

JEANNE.

Depuis, tout va de travers chez eux, madame pleure, et le père et le fils ne se parlent pas.

LE JARDINIER.

Et s'il n'y avait que ça encore ! Mais voilà leurs ouvriers, par-dessus le marché, qui font la mauvaise tête. Il y en a déjà une centaine qui depuis deux jours refusent de travail-

ler, et on dit qu'un de ces quatre matins les deux départements vont se mettre en grève.

JEANNE.

Qu'est-ce qu'ils veulent ces gens-là ? Dites. Mais, qu'est-ce qu'ils veulent ?

LE JARDINIER.

Je ne sais pas. Je n'ai jamais compris. Ils disent qu'ils sont de pauvres mineurs ? Eh bien quoi ! je suis un pauvre jardinier, et je ne me plains pas. Et c'est pourtant un rude métier... arroser, soigner, avoir l'œil à sa bouture, au ver blanc... à tout ! Oh oui, allez ! (Il s'éloigne placidement. Puis revenant.) Je voudrais les y voir, les mineurs, dans mon jardin... en face le ver blanc !... Mais ça ne va pas durer. Ils ne vont plus faire longtemps à leur caprice, parce que le père Roche... il n'est pas commode... Ah ! ah ! il ne faut pas marcher sur son gazon ! aussi, dame, hier, il a pris un grand parti.

JEANNE.

Qu'est-ce qu'il a fait ?

LE JARDINIER.

Il a fauché M. Moret, tiens !

JEANNE.

Il a renvoyé M. Moret ?

LE JARDINIER.

Carrément.

JEANNE.

Un homme qui était pour ainsi dire son second, presque un ami ?

LE JARDINIER.

C'est sa faute. Roche et M. Henri avaient déjà du soupçon, depuis un temps, et ils ont découvert un beau jour qu'au lieu de les servir, Moret, par derrière, leur tendait des collets, et que c'était lui qui poussait le monde à se rébellionner... Paraît aussi qu'il a fait un peu de tout dans sa vie, le gaillard, et qu'il a été autrefois dans la police ?... Oui ! alors dame, le patron l'a fauché, et je trouve, quant à moi, qu'il n'a pas mal fait.

Pendant toute cette dernière phrase, Moret est entré, il a tout entendu, sans que les deux autres occupés par leur conversation aient remarqué sa présence.

SCÈNE II

Les Mêmes, MORET.

MORET, posant sa main sur l'épaule du jardinier.

Vous trouvez ? (Saisissement du jardinier.) Madame Durieu est chez elle ?

LE JARDINIER, balbutiant.

Non... Oui...

MORET.

Ne mentez pas.

LE JARDINIER.

Elle y est... mais elle est malade, et le docteur de Briçay lui a défendu de recevoir.

MORET.

Le docteur... Je le retiens encore, celui-là ! (Montrant la table où sont les rafraichissements.) Mais si elle ne reçoit personne, alors tout ça, c'est pour moi ?

LE JARDINIER.

C'est pour le comité de son œuvre qui va se réunir. L'Œuvre de la Frontière.

MORET, riant.

Encore une jolie stupidité ! Qu'est-ce que c'est que ça... une frontière ? Voulez-vous me le dire ?

LE JARDINIER.

Oh ! je le sais bien... Seulement je ne saurais pas l'exprimer.

MORET.

C'est un mot, une blague.

LE JARDINIER, doucement et fermement.

Pardon. J'ai été soldat...

MORET.

Il n'y a pas de frontières, entendez-vous ? nulle part. Ça n'existe pas.

LE JARDINIER.

Cependant, les pays...

MORET.

Il n'y a pas de pays. Il n'y en a qu'un.

LE JARDINIER, touchant le sol de sa bêche.

Ça... la France. Vous avez raison.

MORET.

Mais non! la terre, le globe. Allez demander si on peut me recevoir.

JEANNE, *effrayée.*

J'y vais.

LE JARDINIER, *à part, en se touchant le front.*

Il a un pépin.

Il se remet à sa plate-bande, sans s'occuper de Moret qui le regarde.

SCÈNE III

LE JARDINIER, MORET.

MORET, *planté derrière le jardinier qui est à genoux près d'une plate-bande.*

Qu'est-ce que vous faites là?

LE JARDINIER.

J'empote un beau réséda. Ça vous est égal, n'est-ce pas?

MORET.

Complètement! Vous feriez mieux de faire pousser du pain.

LE JARDINIER.

C'est pas mon occupation. Mes fleurs, c'est mon pain à moi. Chacun son métier.

MORET.

Il y a de sots métiers.

LE JARDINIER.

Y en a même de vilains. Eh bien, et vous, qui avez tant l'air de dire, qu'est-ce que vous faites pousser dans la vie? Rien.

MORET.

Si.

LE JARDINIER.

Quoi?

MORET.

Vous le verrez.

LE JARDINIER.

Quand ça?

MORET.

Quand ça fleurira. (Le jardinier hausse les épaules et se remet à son travail. Moret à part, avec dédain.) Jardinier, va!

LE JARDINIER, à part, même jeu.

Communard!

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEANNE.

JEANNE.

Madame vous fait dire qu'elle vous recevra dans une heure.

MORET.

C'est bon. Je reviendrai dans une heure.

Il sort.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins MORET.

JEANNE.

Quel homme!

LE JARDINIER.

Jeanne, c'est la révolution qui recommence.

JEANNE.

Hé là! On va encore couper le cou aux nobles?

LE JARDINIER.

Non. Aux bourgeois!

SCÈNE VI

LES MÊMES, MADAME DURIEU, HENRI.

MADAME DURIEU, au bras d'Henri, indiquant l'endroit où les sièges du jardin sont disposés.

Tenez, nous allons nous mettre là.

JEANNE, au jardinier.

Voilà madame.

MADAME DURIEU, à Jeanne et au jardinier.

Laissez-nous. (Ils sortent, madame Durieu et Henri s'assoient.) Maintenant parlez. Je veux être au courant de tout. Qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

HENRI.

Rien, madame. C'est toujours la même chose. Depuis le jour où j'ai reçu de mon père et de M. de Touringe le refus formel que vous savez, il ne s'est absolument rien passé. Mais je suis sûr que leurs sentiments n'ont pas plus changé que ceux de Suzanne et les miens. Combien de temps durera cette situation? Peu importe. Moi je ne bougerai plus. Loyalement et nettement j'ai exprimé, une fois pour toutes, le désir de mon cœur, on m'a durement repoussé, je me tais. Mon silence et mon attitude disent assez haut ma tristesse en même temps que ma volonté inébranlable.

MADAME DURIEU.

Dans quels rapports êtes-vous avec votre père?

HENRI.

Bons. Pour tout ce qui touche aux affaires de la maison, nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre comme si rien n'était arrivé. Mais pourtant, vous pensez bien qu'il y a une gêne?

MADAME DURIEU.

Oui. Il vous aime tant!

HENRI, avec amertume.

Sans doute. Comme un père.

MADAME DURIEU.

Il doit souffrir.

HENRI.

Pas tant que moi.

MADAME DURIEU.

Vous n'en savez rien. Les vieillards souffrent moins fort... mais davantage. Et Suzanne? Évidemment depuis son retour vous ne l'avez pas revue? On la tient à l'écart?

HENRI, s'échauffant peu à peu.

Vous vous trompez bien, madame! Vous ne connaissez ni le marquis ni mon père. Tous les deux, Roche ou Touringe, aristocrate ou bourgeois, ils ont chacun le même orgueil de caste, la même confiance — et justifiée — dans leur autorité paternelle, la même foi en notre obéissance filiale. Du moment qu'ils ont dit non, pour eux c'est sans appel et cela suffit, c'est une chose réglée, définitive, qui doit supprimer chez Suzanne et chez moi toute arrière-pensée, tout espoir, tout rêve. A quoi bon alors des défenses? des précautions? Non, Suzanne et Henri s'aiment, nous le savons, ils nous l'ont dit. Mais ça ne fait rien, ils continueront à se voir tous les jours comme par le passé. Nous continuons notre petite vie ordinaire : « Suzanne, on me dit qu'il y aura moins de perdreaux cette année! » — « Henri, vois donc si l'expédition des cinq mille bidons de pétroline a été faite?... » Ah! les parents!

MADAME DURIEU.

Calmez-vous, voyons. Peut-être que tout s'arrangera?

HENRI.

Comment? Il n'y a pas de solution. Personne ne cédera. Ni eux, ni moi, ni elle, j'en suis sûr.

MADAME DURIEU.

Vous avez l'avenir.

HENRI.

C'est maigre quand on n'a que ça!

MADAME DURIEU.

C'est quelque chose quand on ne l'a plus.

HENRI.

En attendant, j'endure un supplice de tous les instants, à voir Suzanne chaque jour, à serrer sa main, à lui parler, par scrupule, de choses banales, sous les yeux de M. de Touringe qui ne me surveille même pas! Je suis non seulement malheureux, mais humilié. Cette indifférence hautaine du marquis aussi bien que la bonhomie tranquille de mon père, me semblent presque une moquerie, et je ne peux plus y tenir. Aussi j'étais venu, madame, vous prier de m'excuser pour aujourd'hui. Je ne veux plus me trouver en face de Suzanne, elle vient tout à l'heure à la séance, je n'y assisterai pas...

MADAME DURIEU.

Comment, vous? notre secrétaire!

HENRI.

Un autre me remplacera... Voici qu'on arrive déjà... Adieu, je vous assure que je suis très triste.

Il sort rapidement.

SCÈNE VII

MADAME DURIEU, LA MARQUISE, SUZANNE.

MADAME DURIEU, à la marquise.

Bonjour, chère madame, (A Suzanne.) et vous, chère enfant. (A la marquise.) Eh bien, et ce voyage?

LA MARQUISE.

Trop court.

MADAME DURIEU.

Qu'est-ce qui a gagné?

LA MARQUISE, tombant des nues, avec condescendance.

Mais c'est Boule-de-Gomme! c'est le français! D'ailleurs je l'avais prédit. Jusqu'à la dernière minute j'ai eu confiance en lui. C'est un très grand cheval! — Comment? vous ne saviez pas ça?

MADAME DURIEU.

Excusez-moi. Je suis une provinciale. Je ne l'ai pas toujours été. Mais à présent...

SUZANNE.

Vous avez habité Paris?

MADAME DURIEU.

Quand j'étais jeune. Jusqu'à trente ans.

LA MARQUISE.

Taisez-vous. Ne retournez pas le couteau. Quel quartier?

MADAME DURIEU.

La rue de Varenne.

LA MARQUISE.

A la bonne heure! Ma rue préférée. Le Faubourg. Peu de boutiques. Rien que des hôtels. De belles voitures. Ah! Paris! c'est là!

MADAME DURIEU.

... Que je voudrais vivre?

LA MARQUISE.

Et ne jamais mourir.

MADAME DURIEU.

Vous en demandez trop.

LA MARQUISE.

Suzanne est tout l'opposé. Paris ne l'amuse pas. Rien ne l'amuse. A son âge! Pourquoi?

SUZANNE.

Parce qu'il y a trop de choses qui m'intéressent.

LA MARQUISE.

Allons donc! L'autre jour, rue de la Paix, j'avais toutes les peines du monde à t'arrêter devant les diamants.

SUZANNE.

C'est vrai. Et quand nous regardions toutes les deux une parure, c'était toujours vous qui en aviez envie.

LA MARQUISE.

Oui. Jamais elle! Conçoit-on ça? Enfin! Et nous voilà de retour, nous avons repris notre collier. Eh bien, qu'est-ce qu'on attend pour commencer?

MADAME DURIEU.

Notre monde, qui ne se presse pas de venir. Je vous rends cette jutice que vous êtes toujours la première.

LA MARQUISE.

Il le faut. La charité. Dès qu'il s'agit du pauvre, j'accours. Qui avons-nous?

MADAME DURIEU.

Le docteur, madame Lebourg, la femme du nouveau commandant; elle a demandé à faire partie de l'œuvre.

LA MARQUISE.

Est-elle dans nos eaux?

MADAME DURIEU.

Elle est très bien.

LA MARQUISE.

Je ne la connais pas. C'est pendant que nous étions à Paris qu'elle est venue nous déposer sa carte. Mais, a-t-elle déjà le droit d'être membre? D'après les statuts, je ne crois pas. Voyons les statuts.

SUZANNE.

Inutile, ma mère. Je les sais par cœur. La commandante peut être membre à titre temporaire. Elle a le droit d'assister aux réunions et de prendre part aux débats.

LA MARQUISE.

Mais elle ne vote pas?

SUZANNE.

Non.

LA MARQUISE.

Ah! je savais bien. Je suis très sévère sur ce chapitre. Il faut respecter les statuts, ou sans ça, ne pas se mêler de faire la charité. Et qui encore?

MADAME DURIEU.

Madame Roche, tout le monde comme à l'ordinaire, excepté M. Henri.

SUZANNE, *avec calme.*

Est-ce qu'il est malade ?

MADAME DURIEU.

Non. Il a été empêché. Il était là il n'y a pas cinq minutes.

LA MARQUISE.

Alors, nous voilà sans secrétaire !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DES MOULINARDS, MADAME ROCHE, LA COMMANDANTE.

DES MOULINARDS.

Il faut taper dessus comme sur des chiens. Moi, je ne connais que ça !

MADAME DURIEU.

Monsieur des Moulinards.

LA MARQUISE.

Toujours conciliant et modéré.

DES MOULINARDS.

Je ne démordrai pas de mon système qui est la poigne. Le gourdin et la trique, voilà mes armes.

LA MARQUISE.

C'est ce qu'on appelle des armes courtoises !

DES MOULINARDS.

Mon Dieu, madame, une arme est une arme, c'est fait pour porter des coups; par conséquent, ça n'a pas besoin d'être gracieux et agréable. Je sais que, moi, je passe pour un brutal et un butor. Ça ne me fait ni chaud ni froid.

LA MARQUISE.

Tant pis.

DES MOULINARDS.

Et si tout le monde pensait et agissait comme moi, les choses iraient autrement dans notre chère France; il y a belle heure que la monarchie serait restaurée, et qu'on aurait bâillonné la gueuse à coups de fourche.

LA MARQUISE.

Bâillonner un régime à coups de fourche!... l'image est aussi heureuse que hardie...

SUZANNE, avec ironie.

Qu'importe, elle est oratoire.

DES MOULINARDS.

Oh! si les jeunes filles s'y mettent aussi, je me tais, je ne serais plus de force.

SUZANNE.

Vous êtes modeste. Mais sur qui donc parliez-vous à l'instant de taper comme sur des chiens?

MADAME ROCHE.

Sur nos ouvriers.

MADAME DURIEU.

Pauvres gens!

DES MOULINARDS.

La pitié vous sied, madame? Elle est la fleur de vos cheveux blancs...

LA MARQUISE.

Encore une image!

DES MOULINARDS.

Mais moi, je dis que ce n'est pas avec de la pitié, ni même de la bonne volonté qu'on mène les canailles. C'est avec la trique et le gourdin.

SUZANNE.

Et puis la fourche.

DES MOULINARDS.

Aussi. La situation est grave. J'en causais hier avec mon collègue d'Arnac.

MADAME ROCHE.

Vous ne deviez pas vous entendre ?

DES MOULINARDS.

Si. Il est toujours de l'avis de celui qui parle. C'est un faux socialiste, au fond, d'Arnac, c'est le gommeux des ouvriers! pas autre chose! Il n'est pas comme moi, il n'est pas sincère. Moi...

SUZANNE, à des Moulinards.

Vous avez une tendance à parler de vous; revenez à la situation, vous disiez qu'elle était grave ?

DES MOULINARDS.

Très. Madame Roche, que j'ai accompagnée jusqu'ici, vient me conter tous les événements de ces derniers jours : les

ridicules prétentions d'un groupe d'ouvriers, leurs mutineries, leurs menaces de grève générale; elle m'a dit les mesures prises : le renvoi de ce Moret, qui était l'âme de la conspiration; je trouve tout cela très bien; mais je dis, moi, que ça n'est pas suffisant; la répression, la mise à pied, voilà le seul remède. Rendez-moi carrément leurs livrets à tous ces gaillards-là qui veulent vous faire monter à l'arbre! C'est nu-pieds, ça n'a pas le sou, ça crèverait de faim sans vous et ça vous pose des conditions : A la porte! ou dans le rang!

LA MARQUISE.

Et s'ils sont partisans de la poigne, eux aussi, de la trique et du gourdin ?

DES MOULINARDS.

Oh! en ce cas, le gendarme, la baïonnette, et du plomb!

MADAME DURIEU.

Quelle horreur!

MADAME ROCHE.

Ce sont des Français!

DES MOULINARDS.

Ils cessent de l'être en se plaignant; leurs revendications les mettent hors la loi. Ce serait trop commode, ma parole, s'il suffisait, pour avoir le mérite d'être un bon Français, qu'on fût venu au monde en terre de France! Non, non, non, il faut autre chose! Il faut avoir des sentiments de Français honnête, propre, des sentiments conservateurs.

TOUS.

Oh! oh!

LA COMMANDANTE.

Alors, pour vous, un républicain n'est pas un Français?

DES MOULINARDS.

C'est un Français incomplet, c'est un malade.

LA COMMANDANTE.

Je crois que c'est vous qui êtes malade!

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DOCTEUR DE BRIÇAY.

BRIÇAY, entrant.

Qui est-ce qui est malade?

LA MARQUISE, montrant des Moulinards.

C'est monsieur qui veut nous persuader...

BRIÇAY.

Il a tort. Je ne sais pas de quoi il s'agit. Mais il a tort.

DES MOULINARDS, ironique.

Quelle divination, monsieur!

BRIÇAY.

Nous appelons ça le diagnostic, monsieur.

MADAME DURIEU.

Pardon. L'œuvre. Les pauvres. Nous sommes au complet. Je demande le silence.

LA MARQUISE.

Mais M. des Moulinards ne fait pas partie du comité, sa présence est illégale.

DES MOULINARDS.

Je me retire.

SUZANNE.

Pardon, ma mère. Il a droit comme député. Article trente et un.

LA MARQUISE, à des Moulinards.

Toutes mes excuses.

MADAME DURIEU.

Mademoiselle Suzanne voudra bien, pour cette fois, nous servir de secrétaire?

SUZANNE.

Certainement, madame. Faut-il lire le procès-verbal de la dernière séance?

LA MARQUISE.

Je crois bien! c'est plus correct.

MADAME DURIEU, à Suzanne.

Lisez, chère enfant.

SUZANNE, ouvrant un énorme registre, et lisant.

Vingt-huit mai. Le comité de l'Œuvre de la Frontière s'est réuni pour s'entretenir longuement des besoins de l'œuvre. Aucun incident.

Elle referme le livre.

LA COMMANDANTE.

C'est tout?

SUZANNE.

Oui.

MADAME DURIEU.

Maintenant, que chacun signale ses misères.

LA MARQUISE.

En première ligne, je demande qu'on fasse le possible pour la femme Toupance.

MADAME DURIEU.

Oh! cela! des deux mains.

LA COMMANDANTE.

Qui est cette femme? Je suis toute nouvelle encore dans le pays...

SUZANNE.

La femme Toupance, madame, est digne du plus grand intérêt. C'est elle qui habite cette petite maison blanche, au bas de la route, avant Marteau le tonnelier.

LA COMMANDANTE.

Je vois. Où il y a une treille?

LA MARQUISE.

Oui. C'est charmant sa petite maison! Et propre! Et gai! Oh! mon Dieu! j'y vivrais, moi!

SUZANNE.

Elle a perdu ses cinq filles.

LA COMMANDANTE.

Cinq!

LA MARQUISE, *à la commandante.*

N'est-ce pas? Ces gens-là, aussi, ne sont guère raisonnables!

SUZANNE.

Ensuite son mari est mort.

LA MARQUISE.

Il n'était que temps! la malheureuse!

SUZANNE.

Et depuis son veuvage elle est devenue aveugle, incapable de travailler.

LA COMMANDANTE.

Est-ce qu'on ne peut pas la soigner? Consulter un médecin de Paris?

BRIÇAY.

Je m'en suis occupé. Il n'y a rien à faire. C'est incurable. Et notez qu'en outre elle est affligée d'un grand fils.

LA COMMANDANTE.

Elle a eu aussi un fils?

MADAME ROCHE.

Le seul de ses enfants qu'elle ait conservé. Il a aujourd'hui vingt-trois ans.

DES MOULINARDS.

Eh bien! il ne peut donc pas aider sa mère, ce galapiat?

MADAME DURIEU.

Non. Il est en Algérie.

LA COMMANDANTE.

Soldat?

BRIÇAY.

Aux compagnies de discipline... Il a eu... un malheur.

DES MOULINARDS.

Oh! je n'aime pas ça! L'intérêt que je portais à la femme Toupance diminue beaucoup depuis que je connais ce détail. Beaucoup.

SUZANNE.

Ça n'est pas sa faute, la pauvre femme?

DES MOULINARDS.

Non. Mais enfin, ça n'en est pas moins la mère d'une canaille... et dame, nos charités locales doivent s'exercer ailleurs que dans des familles tarées!

MADAME ROCHE.

Il est cependant nécessaire de faire quelque chose pour elle.

DES MOULINARDS.

Faire quelque chose?... Oh! de grand cœur. Mais pas davantage. Surtout pas d'argent! Elle pourrait l'envoyer à son fils, et alors quel rôle jouons-nous? C'est une prime accordée à l'indiscipline. Non, il faut lui donner par-ci par-là quelques bons de viande, je ne sais quoi.... l'amuser enfin, et puis s'en tenir là. (Ici madame Durieu qui depuis deux ou trois secondes, luttait contre le sommeil, s'assoupit doucement.) D'abord, ça n'est pas d'hier que je m'occupe du paupérisme, eh bien, moi, j'ai remarqué que la question des pauvres se trouve compliquée par cette raison : qu'on donne toujours trop, et à tort et à travers!

MADAME ROCHE.

C'est impossible autrement.

DES MOULINARDS.

Au fond, la vraie charité, c'est de savoir refuser!

LA MARQUISE.

Je pense comme vous. On refuse la mort dans l'âme, mais on est forcé, on le doit... dans leur intérêt même! Si j'avais donné de l'argent à tous les pauvres qui m'en ont demandé, il ne m'en resterait plus aujourd'hui pour leur venir en aide!

BRIÇAY, à part.

C'est admirable!

SUZANNE,

Moi je ne suis pas de cette école-là! Je soutiens qu'il faut donner quand même et toujours!

LA MARQUISE.

Tu en parles à ton aise! Tant qu'on a, encore, ça va bien. Mais quand on n'a pas, ou qu'on n'a plus?

SUZANNE, prenant la bourse sur la table.

On quête. (Elle tend la bourse à des Moulinards.) Allons! de l'argent!

Des Moulinards lui donne, et elle tend également sa bourse à chacun. Tout le monde donne.

LA MARQUISE.

Certes je ne prétends pas trancher la question sociale. La vie est très dure. Nous en savons tous quelque chose! mais c'est surtout la vie morale faite de chagrins et de soucis. Quant à la vie matérielle, elle n'est pas chère, pas chère du

tout, quand on sait s'y prendre. Un exemple : tout récemment, à Paris, il m'est arrivé dans la journée d'entrer plusieurs fois chez le premier boulanger venu pour manger un petit croissant tout chaud. Dix centimes! Ça n'est pas le Pérou! eh bien, c'était excellent, et j'avais dîné. Aussi, le soir, à table, je ne mangeais presque rien, et mon mari me disait : « Je parie que vous avez encore goûté? » Est-ce vrai, Suzanne? Et c'est à Paris, notez bien! où la moindre des choses atteint aussitôt un prix pharamineux! Alors jugez à la campagne où l'on a tout pour rien... Les légumes, tout ça pousse à même, on n'a qu'à se baisser! Non, il faut vraiment y mettre de la mauvaise volonté pour ne pas s'en tirer à peu près. Aussi, je ne veux pas dire par là que les pauvres ne sont pas intéressants, mais avouez qu'ils sont bien légers, bien coupables! Moi, je ne compte plus les matelas que je leur ai donnés. C'est par centaines! Eh bien, invariablement, ils les vendaient!

SUZANNE.

C'était peut-être pour manger, maman ?

LA MARQUISE.

Non, ma petite fille, c'était pour boire.

BRIÇAY.

On boit souvent pour tromper la faim, madame.

LA MARQUISE.

Des mots. Moi, tenez? regardez-moi. Depuis cinq semaines je ne bois pas, pour maigrir. Est-ce que j'ai l'air de m'en porter plus mal ? Pas du tout. C'est une habitude à prendre. Seulement il faut de l'énergie !

DES MOULINARDS.

Il en faut en tout.

LA MARQUISE.

Et les pauvres en sont totalement dépourvus !

MADAME ROCHE.

C'est vrai, ils se plaignent toujours.

LA MARQUISE.

Ce sont les êtres les plus difficiles de la création, ma chère amie, plus difficiles que nous, entendez-vous ? Voilà vingt ans que je vois autour de moi des gens qu'on empêche littéralement de mourir de faim, je n'en ai pas trouvé un seul qui fût de belle humeur. C'est à s'arracher les cheveux !

MADAME ROCHE.

Ils ne se doutent pas toujours non plus de nos obligations, de nos charges ; ils ne soupçonnent pas combien nos maisons sont lourdes, et l'éducation des enfants, les professeurs, les arts d'agrément...

LA COMMANDANTE.

Et nous autres, dans l'armée ! les ménages militaires ! Ah ! ah ! je voudrais les y voir, les pauvres, avec la solde dérisoire qu'on nous donne !

MADAME ROCHE, *à la commandante.*

Et encore vous, madame, il ne faut pas oublier que vous avez les ordonnances.

LA MARQUISE.

Les chevaux.

MADAME ROCHE.

L'avoine pour rien. C'est énorme !

LA COMMANDANTE.

Oh ! c'est bien peu de chose, allez ! Une goutte d'eau dans l'océan !

LA MARQUISE.

C'est possible. Pour me résumer ; on doit être charitable, sans doute, mais se rappeler qu'au temps où nous vivons, la classe des malheureux; en général, depuis le pauvre jusqu'à l'ouvrier, prend une extension inquiétante. Nous sommes débordés. On ne parle que d'eux, ils remplissent les colonnes des journaux, ce sont les héros du jour. En dehors de cela, sociétés de prévoyance, patronages, crèches, asiles, ouvroirs, hospice...

DES MOULINARDS.

Où ils ne veulent pas aller ! ils sont orgueilleux comme des paons !

LA MARQUISE.

On a tout inventé pour leur venir en aide ! Les hautes classes et le clergé sont à leur dévotion, et nous-mêmes, en ce moment-ci, nous perdons notre temps, voulez-vous me dire à quoi, si ce n'est pas à leur procurer du bien-être ? Serrons-nous donc un peu les coudes pour résister à l'envahissement parce que, du jour où nous serons dépouillés, nous les bienfaiteurs, c'est triste à dire, mais ce ne sont pas les pauvres enrichis de nos dons, qui nous ferons l'aumône. Maintenant excusez-moi, je me sauve, j'ai une robe à essayer.

DES MOULINARDS.

Moi aussi.

LA COMMANDANTE, même jeu.

Et puis laissons reposer cette excellente madame Durieu- (A madame Roche). Venez-vous, madame?

LA MARQUISE, à sa fille.

Tu viens, Suzanne ?

SUZANNE.

Je reste.

MADAME ROCHE.

C'est ça. Vous nous excuserez près de madame Durieu. (A la marquise.) Tout de même, aujourd'hui, nous n'avons pas travaillé bien sérieusement?

LA MARQUISE.

Ça ne fait rien. Nous avons toujours remué de grandes idées. (A des Moulinards.) Monsieur le député nous accompagne?

DES MOULINARDS.

Veuillez m'excuser, j'ai un professeur qui m'attend.

LA MARQUISE.

L'allemand? L'anglais?

DES MOULINARDS.

Non. La savate.

LA MARQUISE.

Charmant!

Ils sortent.

SCÈNE X

MADAME DURIEU, SUZANNE, BRIÇAY.

Madame Durieu dort toujours, Suzanne et le docteur se regardent un instant, avec l'air de se comprendre sans rien se dire.

BRIÇAY.

Et dire que chaque fois c'est la même chose!

SUZANNE.

Heureusement que nous sommes là, nous deux !

BRIÇAY.

Nous trois !

SUZANNE.

Ne soyez pas méchant.

BRIÇAY, montrant madame Durieu.

Dieu non! Celle-là, c'est la meilleure des femmes !

SUZANNE.

Et ma mère aussi. Soyez persuadé qu'elle ne pense pas un mot de tout ce qu'elle raconte. C'est pour se griser, parce qu'elle s'ennuie en province. Mais je suis sûre qu'avant ce soir elle sera allée chez la femme Toupance et lui aura remis une large aumône.

BRIÇAY, motnrant la bourse.

Voyons la quête?

SUZANNE, soupesant la bourse.

Léger.

BRIÇAY ironique.

C'est peut-être parce qu'il y a un billet de banque ?

SUZANNE.

Je n'ose pas l'espérer. (Elle renverse la bourse et compte.) Un petit sou, trois pièces de cinquante centimes, une pièce de quarante sous, et dix francs en or. Les dix francs ça doit être maman !

BRIÇAY, avec un jeu qui fait comprendre que c'est lui.

Pardon ! (Se reprenant.) Oui... je le crois aussi.

SUZANNE.

J'en suis sûre. Quarante sous.

Elle cherche.

BRIÇAY, qui s'est penché.

Attendez donc, ils sont faux. Tout ce qu'il y a de mieux comme plomb.

SUZANNE, imitant des Moulinards.

Du plomb ! c'est des Moulinards.

BRIÇAY.

Au revoir. Je vous laisse veiller sur le sommeil de madame Durieu. (Prenant soudain, avec un intérêt affectueux, la main de Suzanne.) Et... toujours pas plus heureuse ?

SUZANNE.

Non.

BRIÇAY, avec un geste attristé.

Ah !

SCÈNE XI

MADAME DURIEU, assoupie, SUZANNE, puis HENRI.

Suzanne, songeuse, regarde madame Durieu toujours assoupie. Pendant ce temps. Henri entr'ouvre la porte du petit pavillon au fond, et regarde. Il aperçoit Suzanne. Alors il s'avance sur la passerelle et descend les quelques marches.

SUZANNE.

Il faut pourtant que je la réveille !

Au moment où elle s'apprête à le faire, elle s'entend appeler.

HENRI.

Suzanne !...

SUZANNE.

Vous? Chut! Parlez bas!

Henri regarde madame Durieu derrière laquelle il se trouve.

HENRI.

Elle dort?

SUZANNE.

Oui. Pourquoi n'êtes-vous pas venu tout à l'heure? Vous me fuyez?

HENRI.

Vous voyez bien que non, puisque je reviens. Comme je passais devant le petit pavillon du jardinier, j'ai pensé à vous, — j'y pense sans cesse! — J'ai eu l'idée d'entrer et de monter pour voir, de la porte, si vous étiez encore là, au jardin, si la séance était terminée... Je vous ai aperçue, de loin... Je me suis avancé à petits pas... et me voici, le cœur tremblant...

SUZANNE.

Pourquoi tremblant?

HENRI.

Parce que je vous aime!

SUZANNE.

Pourtant... le mien ne tremble pas!

HENRI.

Chère Suzanne... Vous ne regrettez rien?

SUZANNE.

Rien, Henri.

HENRI.

Vous ne souffrez pas trop?

SUZANNE.

Si, surtout d'une chose.

HENRI.

Laquelle?

SUZANNE.

Qu'il ne nous soit pas permis, comme aux autres fiancés, d'être loyalement et ouvertement l'un à l'autre!

HENRI.

C'est vrai! Mais qui nous en empêche, après tout? Personne ne nous surveille!

SUZANNE.

Parce qu'on sait que nous nous surveillons. Sans doute, nous ne nous cachons pas, mois nous sommes forcés, devant les autres, d'imposer silence à nos vraies pensées, à nos vrais sentiments. (Madame Durieu se réveille lentement, les voit, est surprise et continue à faire semblant de dormir.) Et c'est là ce qui m'attriste! Je voudrais, Henri, qu'on nous eût accordé le droit de nous aimer, au lieu que ça soit nous qui le prenions.

HENRI.

Qu'importe! N'êtes-vous pas heureuse en ce moment?

SUZANNE.

Si! mais... à moitié...

HENRI.

Moi tout à fait.

SUZANNE.

Qu'adviendra-t-il de nous? Combien de semaines et de mois va durer ce tourment? Oh! je voudrais être plus vieille de tout le temps inconnu qui nous sépare!...

HENRI.

Ne dites pas cela! Et si c'était des années?

SUZANNE.

Raison de plus!

HENRI.

Ma chérie! Oh! moi, je ne voudrais pas vieillir, même d'une seconde. Je voudrais que cet instant où je vous ai là, bien à moi, sous les yeux endormis de cette excellente femme qui nous protège, durât des éternités, que le beau rêve éveillé que nous faisons en cette minute ne se dissipât jamais... Cette solitude... ces fleurs... ce jardin silencieux... vos mains qui frémissent dans les miennes... les mots qui manquent... Ah! Suzanne, écoutons tout bas nos cœurs... Tenez! J'imagine que tout est fini, résolu, qu'il n'y a plus d'épreuves, que notre amour a tout renversé sur son passage, et que c'est demain, demain! que vous serez enfin à moi... Alors, comme nous sommes la veille, je vous demande, pour fixer à jamais un des souvenirs les plus doux de notre vie... non, je n'ose pas...

SUZANNE.

Osez! Que me demandez-vous?

HENRI.

Peu de chose et beaucoup! Je vous supplie de m'accorder la faveur d'un baiser, de celui que vous ne recevrez qu'une fois, du premier, d'un baiser tendre et respectueux que vous

ne sentirez même pas!... C'est mon âme qui vous le donnera!

Suzanne ferme les yeux, lui, tend son front.

SUZANNE.

Prenez-le!

Il lui baise à peine le front, madame Durieu fait un brusque mouvement.

HENRI.

Oh! ma chère Suzanne!

SUZANNE.

Partez!

HENRI.

Je vous adore!

Il disparaît par où il est venu.

SCÈNE XII

MADAME DURIEU, SUZANNE.

MADAME DURIEU, s'éveillant tout à coup.

J'ai dormi!

SUZANNE.

Deux minutes.

MADAME DURIEU.

Quelle horreur! Et tout le monde est parti?

SUZANNE.

A l'instant.

MADAME DURIEU.

C'est abominable. Qu'est-ce qu'on a décidé pour cette pauvre Toupance ?

SUZANNE.

Rien.

MADAME DURIEU.

Je vais y aller. (A Suzanne.) Voulez-vous appeler Jeanne ?

SUZANNE, appelant.

Jeanne.

MADAME DURIEU.

Merci. Ah ! tout ça est de ma faute. Je ne suis plus qu'une vieille, bonne à rien !

Jeanne entre.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JEANNE.

MADAME DURIEU.

Je vais sortir pour une heure...

JEANNE.

Madame ne peut pas. Madame oublie qu'elle a donné rendez-vous à ce monsieur Moret ?

MADAME DURIEU.

C'est vrai. (*A Suzanne.*) Eh bien, ma chère petite, passez-y, vous.

JEANNE.

Elle en a vraiment besoin, la pauvre, car elle est comme folle !

SUZANNE.

Qu'est-ce qu'elle a ?

JEANNE.

Elle a reçu tout à l'heure un papier du gouvernement, comme quoi son fils est mort, là-bas.

MADAME DURIEU.

Son fils !

JEANNE.

Oui, les fièvres. Et dame, c'est triste pour une mère qui a toujours été séparée de son enfant, de ne pas être là, au moins à la dernière heure, pour recueillir...

MADAME DURIEU, *à Jeanne avec vivacité.*

C'est bon... Laissez-nous. Vous me fatiguez.

Jeanne sort.

SCÈNE XIV

MADAME DURIEU, SUZANNE.

MADAME DURIEU, *que l'émotion gagne de plus en plus.*

Ah ! ma pauvre petite ! Quelle chose affreuse !... Si loin !

SUZANNE.

Vous pleurez ? Comme vous êtes bonne !

MADAME DURIEU.

Non, ce n'est pas ça. Vous m'aimez un peu ?

SUZANNE.

Oh madame ! De toutes mes forces.

MADAME DURIEU.

Moi je vous aime bien aussi. Oui. Qu'est-ce que je disais ? La tête...

Elle fait signe qu'elle a un vertige.

SUZANNE.

Remettez-vous.

MADAME DURIEU.

Écoutez-moi. Je n'ai jamais dit cela à personne... je ne sais pas pourquoi je vous le dis à vous. Mais c'est plus fort... il faut. Je ne suis plus jeune... enfin c'est un besoin, une douceur... de me confier à quelqu'un avant de mourir... Moi aussi, j'ai eu un fils, ma chère enfant, un grand fils.

SUZANNE.

Ah ! oui... Et, vous l'avez perdu ?

MADAME DURIEU, avec force.

J'ai la conviction que non !

SUZANNE.

Il n'est pas mort ? Il vit ?

MADAME DURIEU.

Ah !... je ne sais pas. Quoi ? comment ? Où ?... Je ne sais rien, rien.

SUZANNE.

Mais...

MADAME DURIEU.

Ne cherchez pas. Plus tard, je vous dirai. Seulement, vous vous rendez compte?... Chaque fois que j'entends parler d'une mère dont l'enfant est mort au loin... tout seul... je... Donnez-moi à boire.

Suzanne lui verse de l'eau dans un verre et lui donne. Elle boit.

JEANNE, reparaissant.

M. Moret est là.

SUZANNE, à Jeanne.

Une seconde! (Jeanne sort. A Madame Durieu.) Il ne faut pas le recevoir.

MADAME DURIEU.

Je lui ai promis.

SUZANNE.

Alors je reste avec vous. Dans l'état où vous êtes, je ne vous laisserai pas seule avec cet homme. On le dit méchant. Qu'est-ce qu'il vous veut?

MADAME DURIEU.

C'est bien clair. M. Roche l'a renvoyé, il vient me demander un secours. Votre présence le gênerait. Soyez sans crainte, chère enfant, et oubliez ce que je vous ai dit. J'ai eu un moment de faiblesse, à présent c'est passé. A bientôt, et comptez toujours sur votre vieille amie... en tout. Je verrai encore votre père, je verrai M. Roche. Courage. (Suzanne sort par la gauche. Jeanne se montre à droite, demandant de loin si elle peut introduire Moret.) Qu'il entre.

SCÈNE XV

MADAME DURIEU, MORET.

MADAME DURIEU.

Vous avez demandé à me voir?

MORET.

Oui, madame. Peut-être ne me connaissez-vous pas?

MADAME DURIEU.

Si. Je sais qui vous êtes. Que désirez-vous?

MORET.

Rentrer chez M. Roche.

MADAME DURIEU.

Mais... ne vous a-t-il pas signifié un congé définitif?

MORET.

Justement, je désire qu'il revienne sur sa décision.

MADAME DURIEU.

A dire vrai, je ne le crois guère disposé à vous pardonner.

MORET.

Qu'il ne me pardonne pas! pourvu qu'il me reprenne!

MADAME DURIEU.

Et vous n'avez pas l'air, vous-même, très repentant.

MORET.

Je vois que nous ne nous entendons pas. Avec vous je me dispenserai de mentir, et pour cause ! Je ne suis pas un écolier qui a été méchant et qui vient pleurnicher en promettant qu'il ne le fera plus. Ça n'est pas dans mes cordes ! Non, je veux reprendre mon service à l'usine parce que j'y ai intérêt, pour l'avenir, pour le succès des choses qui se préparent ! et parce qu'il le faut ! Mais rien n'a changé dans ma tête, ni dans mon cœur, et, jusqu'à la fin, je resterai fidèle aux idées !

MADAME DURIEU.

Comment ! vous, qu'on dit si intelligent ! vous persistez...

MORET.

Je persiste.

MADAME DURIEU.

Vous aviez raison ; nous ne nous entendons pas. Restons-en là.

Elle s'apprête à se lever.

MORET, nettement.

Vous m'entendrez, pourtant !

MADAME DURIEU.

Non. Pas dans ces conditions. M. Roche est un ami pour qui j'ai une vraie affection, qu'il me rend...

MORET.

Je le sais ! Et c'est précisément à cause de cela que j'ai compté sur vous, pour obtenir de lui ma rentrée.

MADAME DURIEU.

Sur moi ?

MORET.

Sur vous.

MADAME DURIEU.

C'est impossible. Et surtout après vos mauvaises paroles ! Même si j'étais sûre, à présent, d'obtenir ce que vous souhaitez, je ne voudrais pas le demander. Dans l'intérêt de M. Roche, dont vous êtes l'ennemi !

MORET.

Je ne suis l'ennemi ni l'ami de personne. Je suis l'ennemi de la société et l'ami de l'humanité. Vous craignez pour M. Roche? Eh bien, dans son intérêt même, je vous conseille de lui parler en ma faveur, car — écoutez-bien ce que je vous prédis, — je rentrerai chez lui, coûte que coûte !... Par vous, sans vous, et même malgré lui... je rentrerai ! Seulement, tâchez que la chose se fasse par votre entremise, parce que sans cela, elle coûtera plus cher au patron !

MADAME DURIEU.

Je crois que vous menacez ?

MORET.

J'avertis.

MADAME DURIEU.

C'est déjà trop. Je vous quitte.

MORET, lui barrant le chemin.

Pas avant que j'aie votre réponse.

MADAME DURIEU.

Je viens de vous la donner.

MORET.

Et vous allez la regretter, pas plus tard qu'à la minute !

MADAME DURIEU.

Parce que ?

MORET.

Parce que... si vous aviez été plus arrangeante, je vous aurais dit où est votre fils !

MADAME DURIEU, *à part, transportée de joie.*

Il vit ! (*Haut, se maîtrisant.*) Je n'ai pas de fils, monsieur.

MORET.

Cartes sur table. Et soyez sans crainte, je ne vous veux pas de mal.

MADAME DURIEU.

Est-ce que j'ai l'air d'avoir peur ?

MORET.

Vous tremblez, pourtant ?

MADAME DURIEU.

De colère.

MORET.

Je connais toute votre vie, je pourrais vous en retracer toutes les phases, toutes les étapes. Durieu n'est pas votre vrai nom.

MADAME DURIEU, *faisant bonne contenance.*

Vous m'étonnez. Vous devez confondre avec une autre ?

MORET.

Non. Vous êtes une demoiselle de Varaucourt, petite-nièce du duc de Richelieu, et à vingt ans vous avez épousé un prince, un prince fameux ! qui vous a ruinée, qui a failli

vous jeter dans les bras du baron de Horn, un juif millionnaire de ce temps-là ! Et s'il n'y a pas eu de scandale, c'est bien grâce à la duchesse de Talais, votre belle-mère !

MADAME DURIEU.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

MORET.

La suite va vous l'apprendre ? Votre mari parut un instant faire amende honorable et se ranger, et il vous donna un fils. Mais il n'était pas de ceux que la paternité corrige. Il se remit à jouer de plus belle, tant et si bien qu'avec l'habitude, lui qui perdait toujours, il finit par gagner, presque à coup sûr, qu'on s'en aperçut à son club, qu'il fut mis en observation, pris sur le fait, forcé de donner sa démission avec promesse de disparaître... Mais trop tard ! L'affaire s'était ébruitée, les journaux en parlaient, son nom était imprimé en toutes lettres, il se voyait sous le coup d'une arrestation pour escroquerie... que faire? Il demanda au préfet de police qu'on lui accordât d'être seul cinq minutes avec deux agents de la Sûreté auxquels il ferait une communication importante. On y consentit... Et là, chez lui, en leur présence, un à droite, un à gauche... en face d'une grande peinture qui représentait son aïeul le Connétable... il se fit sauter la cervelle !... (Geste de madame Durieu comme pour dire : Assez.) Ah j'étais là... j'étais un des deux. Il est bien mort. — Vous êtes sa veuve, la princesse d'Aurec ! Faut-il encore que je m'en aille ?

MADAME DURIEU.

Le fils ?...

MORET.

Enfin, nous y venons ! Le fils passa ses premières années à Récigny, chez sa grand'mère...

MADAME DURIEU.

Oui.

MORET.

Pendant que la princesse d'Aurec voyageait, à l'étranger, menant, paraît-il, une vie de plaisir.

MADAME DURIEU.

Moi on m'a dit qu'elle avait été en Hongrie chez un de ses parents.

MORET.

Peu importe ! Mais quand elle voulut à son retour emmener son enfant à Paris, et l'avoir pour elle seule, la grand' mère s'y opposa donnant pour raisons la frivolité notoire de sa belle-fille, et les soins spéciaux que réclamait l'unique héritier du nom. Procès sur procès, l'enfant pris et repris... duchesse contre princesse... Ah la lutte fut magnifique, et vous en savez comme moi la fin. C'est la vieille qui l'emporta. La garde et la surveillance de l'enfant lui furent exclusivement confiées. La princesse avait sans doute, aux termes du jugement, le droit de voir à loisir son fils, mais, soit douleur, ou dépit maternel, toujours est-il qu'elle ne profita pas de la permission et qu'elle resta deux ans sans s'occuper plus du jeune prince que s'il n'existait pas. Au bout de ce temps la duchesse meurt d'apoplexie, et dans son testament elle déclare que son petit-fils est, par ses soins, caché et élevé en lieu sûr, qu'elle a pris à l'avance toutes ses dispositions pour que le secret ne soit jamais divulgué, et qu'en agissant ainsi elle a conscience d'avoir à la fois débarrassé la mère...

MADAME DURIEU.

Débarrassé !

MORET.

...et rendu un vrai service à l'enfant. Tableau ! Il y a de ça trente-huit ans, vous avez passé votre vie à chercher, vous avez remué ciel et terre et vous n'avez jamais rien découvert. Eh bien, moi, j'arrive chez vous, je vous trouve là, dans votre jardin, à respirer le frais, et je vous dis poliment : « Madame, faites que M. Roche me reprenne, et vous saurez où est votre fils. » Allez-vous hésiter ?

MADAME DURIEU.

Vous êtes un misérable. Je parlerai à M. Roche.

MORET.

Bravo !

MADAME DURIEU.

Mais il n'est pas sûr qu'il veuille ?

MORET.

C'est votre affaire !

MADAME DURIEU.

Et si je ne réussis pas ?

MORET.

Vous ne saurez rien.

MADAME DURIEU.

Voilà le cœur de ces gens-là ! de l'ouvrier !... de l'homme du peuple !

MORET.

Non. Ils ne sont pas tous comme moi.

MADAME DURIEU.

Je l'espère bien.

MORET.

Malheureusement. Ça irait mieux. Moi je suis à part. Il ne faut pas me demander des sentiments. Je vous l'ai dit, je suis un ouvrier de la réforme sociale. Pour arriver à mon but j'emploie les armes que je crois les meilleures. Je fais du mal à la société, mais je ne fais de mal à personne. Vous m'appelez misérable! Pourquoi? Est-ce que je vous menace? Est-ce que je vous demande de l'argent? J'assommerais celui qui voudrait toucher à un de vos cheveux.

MADAME DURIEU.

Vous exercez sur le cœur d'une mère le pire des chantages!

MORET.

Pas du tout. Je sais un secret, je veux bien vous en faire profiter, mais à condition que j'en bénéficie. C'est du commerce. Pas autre chose. Et en même temps j'emploie la seule arme efficace avec laquelle on triomphera demain! La dynamite, les pétards... tout ça est fini, c'est de l'enfantillage! Sans doute ça fait du bruit, ça amuse l'opinion, mais ça ne rime à rien. Non, c'était bon pour annoncer le spectacle, et taper les trois coups. Depuis, nous avons fait du chemin, et la pièce a commencé. Il faut savoir à présent, tout savoir, toutes les infamies, toutes les hontes, tous les crimes, savoir les secrets douloureux que cachent avec angoisse les individus, les familles, puis les associations, les pouvoirs, puis les empereurs et les rois. Il faut avoir la clef de toutes les caisses, la preuve de tous les tripotages et de tous les vols financiers, le chiffre de toutes les vilenies politiques, et posséder même jusqu'au fin mot de ces mystères européens qui sont les secrets de famille des nations. Voilà la vraie dynamite, et c'est en sachant la préparer, la doser, la mettre aux bons endroits qu'on fera, mieux qu'avec toutes les

nitroglycérines, sauter le vieux monde ! Mais je suis bien bête de vous raconter tout ça... (Apercevant Roche qui s'avance.) M. Roche !... Ah tenez, vous l'avez belle !

SCÈNE XVI

LES MÊMES, ROCHE.

ROCHE, qui n'a pas vu Moret, lequel vient de s'écarter de quelques pas.

Ma chère madame Durieu ! (Il aperçoit Moret.) Mais pardon... je n'avais pas vu que vous étiez avec quelqu'un, je reviendrai quand vous serez seule.

Fausse sortie.

MADAME DURIEU.

Restez.

ROCHE, désignant Moret.

Pendant que monsieur est là ?

MADAME DURIEU

Oui, j'ai à vous parler. Il s'agit de lui.

ROCHE.

Alors je ne veux rien entendre.

MADAME DURIEU.

Il désire rentrer chez vous.

ROCHE.

Jamais !

MADAME DURIEU.

Je vous en prie.

ROCHE.

Non. Vous savez quelle respectueuse affection j'ai pour vous. Il est peu de choses que je vous refuserais. Mais ne me demandez rien pour cet homme... Personne au monde n'obtiendra de moi que je le reprenne. C'est un mauvais serviteur... et un ingrat.

MADAME DURIEU.

Pourtant...

ROCHE.

N'insistez pas... Personne! Vous seriez ma mère que je ne vous l'accorderais pas.

MADAME DURIEU.

Roche! mon ami! ce n'est pas votre dernier mot?

ROCHE.

Le dernier.

MORET.

C'est très bien.

ROCHE, à madame Durieu.

Rentrons.

Il lui offre son bras qu'elle prend machinalement, se laissant emmener, accablée.

MORET, seul, au milieu de la scène, les regarde s'acheminer vers le perron, puis avec une mauvaise colère.

Nous allons rire!

Il sort à son tour.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. Le cabinet de Roche.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, LE DOCTEUR DE BRIÇAY.

BRIÇAY.

Alors, c'est sérieux? Vous nous quittez?

HENRI.

Très sérieux. J'ai demandé à mon père un congé illimité, il a bien voulu me l'accorder, et je pars.

BRIÇAY.

Quand?

HENRI.

Le plus tôt possible. Demain.

BRIÇAY.

Pour combien?

HENRI.

Peut-être trois mois. Peut-être trois ans.

BRIÇAY.

Oh! Et par quoi commencez-vous ce grand voyage si soudainement résolu?

HENRI.

Par la Suède et la Norvège.

BRIÇAY.

Voir Ibsen? Étudier de près l'âme norvégienne?

HENRI.

Non.

BRIÇAY.

Ça ne vous intéresse pas?

HENRI.

Si. Mais ça n'est pas mon affaire. Je suis le fils d'un industriel, moi! Laissons la France aux Français, comme dit l'autre, et la psychologie aux psychologues.

BRIÇAY.

Et pourquoi partez-vous?

HENRI.

Pour connaître d'autres pays que celui-ci. C'est charmant, Varaucourt et ses environs... mais enfin... à la longue!

BRIÇAY.

La vraie raison? C'est à cause de mademoiselle de Touringe?

HENRI.

Oui. A vous je ne m'en cacherai pas. Voilà trop longtemps que je souffre de la situation respective où nous sommes, et pour y mettre un terme je m'en vais.

BRIÇAY.

Déserter! Ce n'est toujours pas le moyen d'arranger les choses?

HENRI.

Elles ne sont pas arrangeables, vous le savez bien. Tout est contre nous. Les dernières tentatives de madame Durieu auprès du marquis et de mon père ont encore échoué... D'ailleurs, suis-je digne de Suzanne? par instants je me le demande, à tel point je trouve qu'elle m'est supérieure!

BRIÇAY.

C'est une créature d'élite!

HENRI.

Elle a toutes les qualités de la classe à laquelle j'appartiens, et moi... je n'ai guère que les défauts de la sienne!

BRIÇAY.

Vous l'aimez toujours?

HENRI.

Certes! Mais comme on aime quand c'est sans issue. J'ai pour elle une espèce d'amour chronique, fait d'estime, de respect, de tendresse et de résignation... mais fermé à tout espoir, et cela devient cruel en se prolongeant! Je suis à bout.

BRIÇAY.

Déjà?

HENRI.

Pas à bout de mon courage et de mon cœur. Ah! non! mais à bout de ma patience et de mon sang-froid! comprenez-vous? Je ne me sens plus maître de moi en face de mon père. Chaque jour qui s'écoule creuse entre nous un fossé plus grand, et j'ai peur à toute minute d'un éclat, de je ne sais quoi d'irréparable entre lui et moi, dont j'aurai après la responsabilité et le regret!

BRIÇAY.

Votre mère?

HENRI.

Maman c'est mon père, elle ne pense que par lui, et ils se tiennent!

BRIÇAY.

En ce cas, vous avez raison, il faut vous éloigner.

HENRI.

Sans compter que je n'ai pas le droit d'éterniser tout seul une situation dont nous sommes deux à souffrir : cette jeune fille et moi. Je dois songer à Suzanne qui ne songe pas assez à elle-même. Loin de moi la pensée de lui rendre sa parole! j'y tiens trop! Mais néanmoins mon absence, pour elle comme pour moi, sera une espèce d'arrêt, d'apaisement, pendant lequel nous éprouverons mieux chacun la réelle vitalité de l'engagement que nous avons pris.

BRIÇAY.

Doutez-vous d'elle une fois qu'elle sera aux prises avec l'éloignement et le temps?

HENRI.

Non. Pas plus que de moi. Et si nous savons tous deux

rester rapprochés de loin, et nous garder à distance l'un à l'autre, j'ai confiance alors qu'en dépit de tout, nous serons un jour unis !

BRIÇAY.

Sait-elle votre détermination ?

HENRI.

Non. Je ne pouvais pas décemment l'en informer. Elle aurait cru que je m'en allais ou par discrétion, pour lui laisser un commencement de liberté, ou par lassitude parce que je cessais de l'aimer.

BRIÇAY.

N'est-ce pas un peu ce qu'elle va penser quand elle apprendra ce brusque départ qui lui fera l'effet d'une fuite ?

HENRI.

Non.

BRIÇAY.

Vous ne serez plus là pour la rassurer, la détromper.

HENRI.

Mais vous, vous serez là ?

BRIÇAY.

Moi ?

HENRI.

Oui, vous, notre ami. Vous lui direz mes raisons, telles que je viens de vous les exposer, vous lui transmettrez ma dernière pensée du départ, mon constant souvenir. C'est entendu ?

BRIÇAY.

Comptez-y .

HENRI.

Merci. Je ne suis pas gai, allez ! Pour le moment rien ne me sourit. Ni l'amour ni le travail. Aussi amers l'un que l'autre. De jour en jour, d'heure en heure, je perds le goût à l'application, le désir de l'effort... je n'aime plus travailler.

BRIÇAY.

Quel malheur! Il le faut pourtant, riches et pauvres; dans ma petite sphère, moi je travaille.

HENRI.

Beaucoup, je le sais. Aussi je vous admire.

BRIÇAY.

Je n'y ai aucun mérite. C'est à mon père que je le dois. Mon père, le célèbre baron de Briçay, était un excellent homme, paresseux avec passion, et le plus persévérant des viveurs qu'on ait connus. Toute sa vie s'écoula entre les conseils judiciaires et les bonnes fortunes. Mais, au milieu de son désordre admirablement organisé, il conservait cette qualité, spéciale aux sceptiques dont le cœur est bon, d'avoir pour ceux qu'ils aiment toute la sagesse et la prévoyance qui leur manquent ou qu'ils ne veulent pas diminuer en l'employant à leur propre usage. Pour cette raison, il restait beaucoup de sagesse à mon père. Il avait pressenti, par une sorte de divination, non seulement notre époque, mais celle de demain qui sera encore plus coquette! et je l'entends encore me dire quand j'avais treize ans : « Tu n'es plus un gamin, tu as treize ans; à ton âge moi je savais tout, eh bien, mon cher petit, j'en suis désolé pour toi, mais tu arrives à un temps où personne n'a plus les moyens de ne rien faire, surtout nous autres, les messieurs à particule. Si tu veux garder ton rang, ton blason ne te suffit plus, et comme je te

laisserai sans le sou, tu n'auras qu'un moyen de le redorer, non pas en épousant des peaux de lapin ou du sucre, mais par ta valeur personnelle. Moi, ton père, j'ai été d'une période favorisée où l'on pouvait avoir une tête de crétin pourvu qu'il y eût une couronne au-dessus. C'est fini. La noblesse a mangé son fonds. »

HENRI.

Avec son revenu.

BRIÇAY.

«... A partir d'aujourd'hui, on va te demander autre chose que des aïeux, et si par malheur tu n'as que ça pour tout potage, ah! je te plains, dans vingt ans, tu porteras des malles dans les gares. J'ai donc résolu de te faire élever à la campagne, loin des usuriers, des bookmakers, des cocottes et des femmes du monde. A ce prix-là, si tu as un bon métier, quand tu seras majeur et moi enterré, tu seras peut-être un honnête homme, avec un nom qui aura alors sa raison d'être, auquel tu auras contribué, un nom que tu honoreras au lieu que ce soit lui qui t'honore. Il faut que l'aristocratie travaille si elle ne veut pas disparaître. » J'ai suivi ses conseils et je m'en trouve bien. Mon cher ami, je vous souhaite bon voyage. Mais dès que vous serez de retour, travaillez et ne cessez jamais. Mon père m'a sauvé plus que la vie.

HENRI.

Oui, mais je ne suis pas gentilhomme, moi, je n'ai pas vos raisons fondamentales.

BRIÇAY.

Elles sont les mêmes pour tous. Le travail est le devoir universel. Et puis, il n'y a plus de gentilhommes, c'est réglé.

HENRI.

Vous croyez vraiment qu'il n'y aura plus d'aristocratie?

BRIÇAY.

Certainement il y en aura une, mais elle se déplacera et ça en sera une autre. Au lieu de gentilshommes...

HENRI.

Quoi?

BRIÇAY.

Des grands hommes.

Roche entre.

SCÈNE II

LES MÊMES, ROCHE.

ROCHE.

Vous savez ce qui se passe?

BRIÇAY.

Non.

ROCHE.

Ces messieurs font leur tête! Ils n'étaient hier qu'une poignée, ils sont aujourd'hui dix-huit cents; si ça continue, ils seront demain cinq mille, nous allons à une grève générale! Et, en dehors d'un tas de petites broutilles que je leur accorderais peut-être s'ils me le demandaient d'une autre façon, devinez ce qu'ils prétendent? Que je pardonne à Moret. Ils en font une condition de la reprise du travail! Ça, jamais au grand jamais! J'aimerais mieux tout lâcher.

BRIÇAY.

Et d'Arnac dans tout ça?

ROCHE.

Il ne perd pas son temps. Il est arrivé dès hier pour leur distribuer la bonne parole! Ah! il fait là un joli métier, ce petit ambitieux pommadé qui prêche la guerre au capital avec des gants gris-perle et une canne à pomme d'or! Quand je le verrai, je ne me gênerai pas pour lui dire.

BRIÇAY.

Il n'est pas bien dangereux.

ROCHE.

Ça n'est pas de sa faute. Des Moulinards, de son côté, s'agite, et met son poing sur sa hanche, pour n'aboutir à rien, et le préfet est un âne qui tremble à la seule idée de prendre une décision.

BRIÇAY.

Remerciez Dieu. S'il en prenait une, ça serait bien pire!

ROCHE.

Voilà la situation! Oh! ces ouvriers! Après tout ce que j'ai fait pour eux! depuis des années! quelle race! quelle engeance!

HENRI.

Hein? Que me disiez-vous, il n'y a pas quinze jours?... « Ces gens-là?... Ils m'adorent! Ils sont pour moi comme une famille! » Elle va bien, votre famille! Je vous en fais mes compliments.

BRIÇAY.

Ça ne prouve rien tout ça. Ils sont montés par ce Moret,

mais ils aiment tout de même votre père. C'est comme le flot de la mer : ça va, ça vient, ça écume, ça monte, ça brise tout... et puis ça se calme, et en fin de compte c'est encore le rivage, qu'il soit sable ou falaise, qui a le dernier mot de la tempête.

ROCHE.

C'est possible. Mais je préférerais du beau temps. Et à ce propos (A Henry.) je te demande de différer ton départ de quelques jours. Je ne sais pas ce qui peut se passer. Pour nous, pour toi, pour l'effet moral je veux que tu sois là. Si tu t'en allais en ce moment, tu aurais l'air de te sauver. N'es-tu pas de mon avis?

HENRI.

Je crois que vous vous exagérez les choses.

ROCHE.

D'ailleurs, nous sommes tous deux à la tête de la maison, nous nous appelons Roche et fils. Tu n'as pas le droit de te désintéresser de ce qui m'arrive.

HENRI.

Je ne m'en désintéresse pas, mon père. Je sais, quoi qu'il puisse advenir, qu'on ne vous fait pas céder quand vous ne le voulez pas, et que vous seriez très bien de taille à tenir tête tout seul à l'orage... Mais enfin, vous désirez que je reste près de vous, je resterai.

ROCHE, sec.

Tu es bien bon. (A un domestique qui ouvre la porte.) Qu'y a-t-il ?

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MM. d'Arnac et des Moulinards.

BRIÇAY, à Roche.

On va se disputer. Je vous laisse.

ROCHE, à Briçay.

Vous m'excusez. (Briçay sort après avoir donné une longue poignée de main à Henri.) Il arrive bien, d'Arnac!

SCÈNE IV

ROCHE, HENRY, DES MOULINARDS, D'ARNAC, ce dernier en costume de bicycliste, mais différent de celui du premier acte, autre nuance, autre coupe, autres bas, etc.

D'ARNAC, en entrant, achevant à des Moulinards une conversation commencée.

J'en descends à la minute. C'est bien commode... quand ce ne serait que pour les tournées électorales. Vous devriez en faire.

DES MOULINARDS.

Je ne peux pas, je suis trop violent, je brise toutes mes machines.

ROCHE, très raide, à d'Arnac qui s'avance souriant.

Charmé de vous rencontrer, monsieur. Soignez votre popularité tant qu'il vous plaira ! je n'y vois aucun inconvénient !... Mais que vous soyez reçu chez moi à titre d'ami, et qu'en sortant vous alliez soulever mes ouvriers contre moi, voilà ce que je n'admets pas. Et désormais, il faudra choisir.

D'ARNAC, souple et galant.

Mon choix est tout fait.

ROCHE.

Trop tard. J'ai choisi avant vous ; je me priverai de vos relations.

D'ARNAC.

Vous êtes vif !

DES MOULINARDS, à d'Arnac.

Ah ! ma foi, mon cher, il n'a pas tort.

D'ARNAC, à Roche.

Je comprends et j'excuse votre nervosité dans les circonstances délicates où vous vous trouvez... mais heureusement tout de même que moi je suis calme et de sang-froid, parce que sans cela nous ferions une triste besogne !

ROCHE.

Vous vous en chargez tout seul ! Mais vous désiriez me voir ? Soyez bref parce que je suis pressé. (A des Moulinards.) Je vous demande pardon, je tiens d'abord à liquider monsieur. Après je suis à vous.

DES MOULINARDS, à Roche.

Allez donc ! Allez donc !

D'ARNAC, à Roche, en désignant des Moulinards.

Décidément, vous êtes comme mon collègue de la droite, vous n'êtes pas parlementaire.

DES MOULINARDS.

Nous sommes tous comme ça, aujourd'hui, au Parlement.

D'ARNAC, à Roche.

Avant de vous exposer ce qui m'amène, je veux, en deux mots, me justifier des reproches immérités... immérités, parfaitement, que vous venez de m'adresser. Vous êtes injuste à mon égard. Si, politiquement parlant, je ne suis pas avec vous, je ne suis pas non plus contre vous... et je m'étonne qu'avec toute votre intelligence...

ROCHE.

Merci.

D'ARNAC.

... Vous n'avez pas encore compris ma ligne.

ROCHE.

Elle me paraît légèrement brisée.

D'ARNAC.

Tout ce qu'il y a de plus droite.

ROCHE.

Adroite surtout !

D'ARNAC.

Je guide les malheureux, les mécontents et les parias du travail, mais je ne les excite pas, et si je prends la tête du

mouvement, c'est pour mieux le diriger. Enfin, quand j'ai l'air de lancer mes troupes à l'assaut, c'est afin d'acquérir assez d'autorité pour les retenir ensuite et les modérer. Je refais le coup d'Henri III avec la Ligue. Voilà tout mon secret. Il me semble que je ne joue pas là un si vilain rôle? Et, loin de vous nuire, je vous sers. Je suis le trait d'union entre eux et vous, entre le salaire et le capital. J'amortis, comprenez-vous? Je suis le député tampon, je suis le tampon!

DES MOULINARDS.

Toutes ces petites roublardises-là ne vous mènent à rien. Moi, vous savez mon système? (Il fait avec sa canne le geste de sabrer.) Il n'y a que ça!

ROCHE, froid, à d'Arnac.

C'est tout ce que vous aviez à me dire?

D'ARNAC.

Non. J'arrive au fait. Les grévistes ont constitué un comité de défense auquel ils ont confié leurs intérêts, et qui est composé de six d'entre eux. Ils désirent que vous les receviez afin qu'ils vous exposent leurs réclamations, et, en outre, ils demandent que...

ROCHE.

Allez.

D'ARNAC.

... Moret assiste à l'entretien.

ROCHE.

Non, monsieur.

DES MOULINARDS, à d'Arnac

Qu'est-ce que je vous avais dit? Mettez-vous à la place de M. Roche? Peut-il, dans sa situation, étant donné l'homme

considérable qu'il est, se commettre et discuter avec ce gredin qu'il a chassé, c'est impossible.

HENRI.

Pourquoi pas?

ROCHE, à son fils.

Tu es d'avis que je le reçoive?

HENRI.

Je ne vois pas que votre dignité ait à en souffrir. Ça ne vous engage à rien vis-à-vis de Moret. Vous avez l'air, en l'écartant, d'en avoir peur, de le récuser comme un avocat dangereux dont vous redoutez la parole. Moi, à votre place, je le laisserais venir avec ses anciens camarades.

ROCHE.

Et s'il parle?

HENRI.

Vous lui répondrez.

ROCHE.

Et s'il surexcite les autres? S'il empêche une conciliation possible?

HENRI.

Vous tâcherez d'être plus éloquent que lui. Et comme vous êtes dans votre droit, ça ne vous sera pas bien difficile.

ROCHE, prenant son parti.

Où sont-ils?

D'ARNAC.

En bas, tenez!

Il les lui montre par la fenêtre.

ROCHE.

Eh bien, qu'ils viennent tout de suite!

D'ARNAC.

A la bonne heure!

DES MOULINARDS.

Quelle faiblesse!

D'ARNAC, à Roche.

Surtout, je vous recommande un grand calme.

DES MOULINARDS, à Roche.

De l'énergie, ou vous êtes flambé!

ROCHE, à tous deux.

Faites-moi grâce de vos conseils, je vous prie. Je ne suis pas un enfant. Restez-vous à l'entretien?

D'ARNAC.

Bien entendu.

DES MOULINARDS.

Nous ne vous lâchons pas.

Tous les deux sortent ensemble leur écharpe et la mettent.

ROCHE.

Alors, allez les chercher, et faites-les entrer ici.

SCÈNE V

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est madame Durieu, avec M. le marquis et sa fille qui sont en bas, au salon.

ROCHE.

Dites-leur qu'ils m'attendent (*Rappelant le domestique.*) Non. J'y vais moi-même. (*Aux députés.*) Je reviens tout de suite.

D'ARNAC.

Bien, bien.

ROCHE, *à son fils en sortant avec lui.*

Toi, va dire deux mots à ta mère pour qu'elle ne s'inquiète pas. Je te retrouve.

Ils sortent ensemble.

SCÈNE VI

D'ARNAC, DES MOULINARDS.

D'ARNAC.

J'avais mis mon écharpe à l'avance.

Déboutonnant son veston sous lequel il a son écharpe de député.

DES MOULINARDS, *même jeu.*

Moi, je l'ai toujours.

D'ARNAC.

Il n'est pas nécessaire que nous descendions tous les deux Qui est-ce qui va les chercher? Vous ou moi?

DES MOULINARDS.

Vous.

D'ARNAC.

Bon. (Fausse sortie.) Vous m'attendez?

DES MOULINARDS.

Je ne bouge pas d'ici.

D'ARNAC.

Dites donc?

DES MOULINARDS.

Quoi?

D'ARNAC.

Voilà que je pense à une chose! Je me demande... ne poussez pas de cris avant que je me sois expliqué!... Je me demande si, pendant cet entretien, notre présence est bien utile?

DES MOULINARDS.

Ah çà! vous plaisantez?... Mais elle est indispensable!

D'ARNAC.

La vôtre peut-être. Mais la mienne?

DES MOULINARDS.

Fncore plus. Voilà que vous canez!

D'ARNAC.

Non. Pourquoi voulez-vous que je cane? Je ne les crains pas.

DES MOULINARDS.

Ni moi!

D'ARNAC.

Ce sont mes clients, mes amis...

DES MOULINARDS.

Alors?

D'ARNAC.

Eh bien, précisément parce que je suis de leur bord, je crois, plus j'y pense, qu'il vaut mieux, dans l'intérêt même de Roche et de ses affaires, que je ne sois pas là! vous qui êtes de la territoriale, vous savez ce que c'est... La présence du chef enflamme le soldat?

DES MOULINARDS.

C'est vrai.

D'ARNAC. *Il commence à dénouer son écharpe.*

Je les connais. Devant moi ils auraient à cœur de faire du zèle et ils n'accepteraient aucun arrangement. Je vous assure qu'il vaut mieux que je ne paraisse pas, que mon nom ne soit même pas prononcé. J'envenimerais, je ne veux pas envenimer! Non, voyez-vous?... voilà la vraie affaire; je descends, je les préviens qu'on veut bien les recevoir, ça les enchante! le domestique les fait monter, et moi je file. Ça me coûte au fond parce que j'aime la lutte, mais je crois que c'est plus sage. Au revoir.

Il remet son écharpe dans sa poche.

DES MOULINARDS.

A votre aise. Moi, s'il n'en reste qu'un...

D'ARNAC.

Ah! vous... parbleu! Vous expliquerez tout ça à M. Roche.

Il s'en va guilleret.

SCÈNE VII

DES MOULINARDS, seul.

Capon! Moi!... (Il se promène en faisant des moulinets, l'air terrible et résolu, puis, au fur et à mesure qu'il marche de long en large, il réfléchit, sa figure s'apaise, s'assombrit, s'inquiète... il s'arrête... on voit qu'un combat se livre en lui... Il hoche enfin la tête, fait successivement plusieurs gestes qui signifient clairement...) Il vaut mieux pas... c'est plus prudent!... je préfère rester étranger à cette affaire-là... Oui, décidément...

Il dénoue son écharpe, la plie, la met dans sa poche, va prendre son chapeau et se dirige vers la porte par laquelle est sorti d'Arnac. Il n'en est qu'à trois pas quand elle s'ouvre, donnant passage aux six ouvriers, précédés de Moret. Des Moulinards, qui s'était coiffé avant, s'arrête, leur fait un grand salut.

DES MOULINARDS.

Messieurs...

Il sort le poing sur la hanche.

SCÈNE VIII

LES SIX OUVRIERS, MORET, puis ROCHE, HENRI.

MORET, montrant la porte par où vient de sortir le député.

C'est le Moulinards.

UN OUVRIER.

Celui qui voudrait ramener le Roi?

UN AUTRE OUVRIER.

Et puis la dîme?

UN AUTRE.

Oui.

UN AUTRE.

Il est bien poli.

Moret, de la main, leur impose silence, en leur faisant signe qu'il entend venir. Tous se taisent, debout. Roche et Henri entrent dans un silence glacé. Roche traverse la pièce pour gagner son bureau. Ils s'écartent respectueusement sur son passage et sur celui d'Henri.

HENRI, à mi-voix à son père, tout en marchant.

Comment! Ils sont partis? Tous les deux?

ROCHE, même jeu.

Je l'aurais parié. J'aime autant ça! (Il s'assoit, son fils se tient debout, derrière lui, adossé à la cheminée.) Eh bien? Asseyez-vous. (Ils hésitent gauchement.) Prenez des sièges, allons? N'ayez-pas peur. (Ils s'assoient où et comme ils peuvent, très mal, sur le bord des chaises. Moret seul reste debout.) Vous avez demandé à me voir pour m'exposer vos réclamations, n'est-ce pas? Ça n'était pas bien utile puisque je les connaissais déjà. Mais pourtant j'ai voulu tout de même vous recevoir pour vous donner une preuve de ma bonne volonté, du désir que j'ai que nous tombions en arrangement. Vous souhaitez deux choses: d'abord trois centimes en plus pour la rémunération de certains travaux dont on m'a donné le détail, travaux que vous trouvez trop pénibles d'une part, et de l'autre insuffisamment payés? Voici ma réponse. Et mon fils est d'accord avec moi. (A Henri.) N'est-ce pas?

HENRI.

Oui.

ROCHE.

Je vous donne deux centimes. (Tous, geste : « Oh! ça n'est pas assez! ») Et encore à une condition : c'est que d'ici ce soir il ne soit plus question de grève et que le travail soit repris. Je passe à la seconde chose, la plus importante, la rentrée de Moret. Voici ma réponse, et mon fils est aussi d'accord avec moi. N'est-ce pas ?

HENRI.

Oui.

ROCHE.

Jamais. (Murmures. Moret rit.) Laissez-moi achever. Je n'ai pas d'animosité contre Moret comme vous pourriez le croire. Quoi qu'il m'ait fait, je me rappelle qu'il a été pendant des années un excellent et précieux employé, que je regrette, que je remplacerai difficilement, en qui j'avais toute estime. toute confiance. Il a trahi l'une et l'autre, ça le regarde. Mais ça ne m'empêche pas de lui rendre justice en votre présence pour le passé. C'est même en souvenir de ce passé que j'ai consenti à l'admettre à notre entretien. S'il a à parler, qu'il parle. Et ce que je dis pour lui, je le dis aussi pour chacun de vous. Je suis prêt à vous écouter tous. Je ne veux pas penser que j'ai devant moi des révoltés, ou même des mécontents, non, je m'imagine pour la minute que je suis en face de mes bons ouvriers, de ceux qui font tranquillement leur affaire et dont je n'ai qu'à me louer, et que je les charge de porter ma réponse aux autres, à ceux que je ne veux pas connaître, dont je ne veux même pas savoir les noms, aux mauvais, qui sont pour le désordre, la ruine et le malheur. Voilà.

MORET, à part.

Vieux roublard!

UN DES OUVRIERS, à Moret.

Va, toi! puisqu'il permet.

UN AUTRE OUVRIER, à Moret, même jeu.

Parle.

MORET.

Mes amis, vous l'avez entendu? Il est le maître, il est le plus fort, il ne veut pas de moi! Ne vous embarrassez donc plus de votre Moret.

UN OUVRIER.

Allons donc!

MORET.

Il saura bien se retourner tout seul.

UN AUTRE.

On ne te lâchera point!

UN AUTRE.

Tu rentreras.

UN AUTRE.

Ou nous continuerons la grève.

MORET.

Merci. Mais vous! C'est pour vous que je reçois des coups et que je lutte. C'est vous que je veux défendre. (A Roche.) Comment, sur cette malheureuse question de trois centimes, voilà que vous lésinez? Monsieur marchande! Ah! vous le savez bien que ce sont de pauvres gens, des honteux, des timides... il n'y a qu'à les voir, tout saisis, à la seule idée de se trouver en face de vous, dans votre cabinet! Et vous voudriez abuser de leur émotion? Mais, pas de ça! Je suis là, moi, et j'ai une langue pour eux...

HENRI, qui a peine à se contenir.

Mais, mon père...

ROCHE.

Laisse-le aller.

MORET.

Oui, je sais bien, ça vous est égal? Vous pensez : parle, mon bonhomme, dégoise les machines cent mille fois ressassées depuis que le monde pâtit... faudra bien que tu t'arrêtes à un moment et ça ne changera rien au programme : mes ouvriers retourneront me chercher du pétrole et moi je continuerai à me faire du bon sang avec mes millions! (Aux ouvriers.) Car il a des millions! (A Roche.) Combien en avez-vous? Je parie que vous n'oseriez pas le dire?

ROCHE.

J'en ai vingt!

MORET, triomphant.

Vingt millions!

UN OUVRIER.

Bougre!

UN AUTRE.

C'est chouette!

UN AUTRE.

Y a pas! Pour arriver à ça... faut tout de même être capable!

MORET, aux ouvriers.

Et voilà tout l'effet que ça vous produit? Comprenez-donc? Il a vingt millions, et il vous chipote un centime!

UN OUVRIER.

Il n'a pas raison, bien sûr. Mais dame, les centimes rajoutés aux centimes...

UN AUTRE.

Ça finit par faire de la monnaie!

UN AUTRE, montrant Roche.

Nous lui demandons une satisfaction, mais nous ne voulons pas sa ruine!

ROCHE, aux ouvriers.

Ce serait la vôtre.

MORET, à Roche.

Pas du tout! ça serait la justice! (Aux ouvriers.) Oui, c'est vous qui devriez avoir les vingt millions, et lui qui devrait vous demander les trois centimes... Et je suis sûr que vous seriez encore assez bêtes pour les lui donner?

LE PLUS VIEIL OUVRIER.

Ah! si on en était là! on lui en donnerait bien trois, quatre... de centimes, Dieu de Dieu! On lui donnerait tout ce qu'il voudrait! Mais à quoi ça sert-il de parler de ça? Les millions ne sont pas faits pour nous! Et puis, nous n'en avons pas besoin. Nous voulons seulement ce qu'il nous faut.

MORET.

C'est là que vous êtes stupides! Pourquoi vous borner à ce minimum? Soyez ambitieux, menaçants. (Montrant Roche.) Lui, pourquoi est-ce qu'il a sa fortune? C'est parce qu'il a voulu l'avoir, et solidement, je vous en réponds! Les billets de mille ne lui sont pas tombés tout rôtis? Il les a pris, tiens!

ROCHE.

Je les ai gagnés.

MORET.

A ceux qui les ont perdus.

ROCHE.

A ceux qui n'ont pas su les garder ou les trouver. Et puis, je les perdrai peut-être à mon tour.

MORET.

Ça serait trop beau! Qui est-ce qui pourrait vous les reprendre?

ROCHE, *montrant les ouvriers.*

Vous.

MORET, *les montrant à son tour.*

Des gaillards qui n'ont pas plus d'énergie? Parlons-en! Incapables de haine et de vengeance, il faut batailler pour eux, et ils vous claquent dans la main! (*A Roche.*) Ah! vous pouvez être tranquille, allez! S'il n'y a qu'eux pour vous mettre sur la paille, vos millions ont le temps de faire encore des petits! (*Aux ouvriers.*) Ainsi, c'est toujours la même chanson? Vous vous en tenez à votre popote, et dès qu'on vous concède seulement le quart ou la moitié de vos prétentions, vous dites : merci, en vous déclarant satisfaits! Tenez, vous n'êtes pas des socialistes!

UN OUVRIER.

Si. Mais autrement.

MORET.

D'ailleurs, ça ne suffit plus. A présent, il faut être des insurgés.

UN OUVRIER.

Tu nous prêches d'aller nous faire tuer?

MORET.

Avec moi au premier rang! Assez de théories! des faits. Assez d'espoir et de rêves! des réalités. Assez de droits! des profits.

HENRI, indigné.

Mon père, imposez-lui silence!

ROCHE.

Laisse-le finir.

HENRI.

Mais...

ROCHE.

C'est toi qui as voulu que je le reçoive. Je te prie de m'obéir.

MORET, aux ouvriers.

Récapitulons : Vous étiez des mendiants, vous avez commencé par demander à travailler... Le droit au travail! Belle affaire! On vous l'a accordé! Ensuite Kropotkine a demandé le droit à l'aisance. A présent, vous ne voyez pas plus loin. Eh bien, ça n'est pas encore assez! Ce que je veux pour vous, c'est le droit à la richesse! L'or est comme le blé, il est pour tous! Lui aussi c'est un sans-patrie. Pourquoi ne l'auriez-vous pas? Vous le dépenseriez peut-être mieux qu'eux! Et en tout cas, vous, ceux d'en bas, vous ne le ferez jamais servir à d'aussi sales choses que celles où les hautes classes l'ont mêlé, (A Roche.) car c'est, je crois, un penseur de chez vous qui a dit que Dieu montrait le mépris dans lequel il tient la richesse par l'infamie de ceux auxquels il la donne!

HENRI, ne pouvant plus se contenir.

Cette fois...

ROCHE.

Henri!

HENRI.

De pareilles insultes, mon père!...

ROCHE.

N'atteignent que lui. Regarde ces figures honnêtes, tiens, regarde ces braves gens encore tout stupéfaits des énormités qu'ils viennent d'entendre! Ils sont avec nous, contre lui... (Montrant Moret.) leur vrai, leur seul exploiteur!

UN OUVRIER, à Roche, gravement.

Non, nous ne sommes pas avec vous.

MORET, moqueur, à Roche.

Ah! ah!

LE MÊME OUVRIER, à Moret.

Ni avec toi. Tu veux tout détruire? C'est pas encore ça qui nous donnera du pain.

UN AUTRE OUVRIER, à Moret.

Ça t'en donnera à toi.

LE PREMIER OUVRIER.

Pas à nous. Et puis finissons. Nous ne sommes pas venus chercher des disputes à M. Roche, mais lui demander deux choses : l'une rapport à toi. Il ne veut pas, y a donc rien à faire! D'ailleurs, comme tu le dis, t'as pas besoin de nous. Tu es instruit, tu sais causer, tu feras ton chemin.

UN AUTRE OUVRIER, montrant Moret.

C'est peut-être lui qui nous vengera!

LE PREMIER OUVRIER.

Allons donc! Il sera patron!

UN AUTRE OUVRIER

Ça s'est vu.

MORET, aux ouvriers.

Vous le mériteriez!

LE PREMIER OUVRIER.

La seconde chose, c'était les trois centimes? Vous n'en donnez que deux... c'est pas gras! Eh bien... tout de même, ça y est-il, vous autres? Oui?... Va pour deux centimes!

TOUS.

Va pour deux!

MORET.

Tas de lâches!

LE VIEIL OUVRIER, à Moret.

Maintenant, assez! Pense aussi que nous avons des femmes, des enfants...

MORET.

Pourquoi en avez-vous? Le mariage et la paternité! Vieilles sottises! L'avenir ne sera pas seulement aux sans patrie, mais aux sans-famille!... Allez, retournez dans les puits, bonnes gens, vous méritez vos misères, et je cesse de vous plaindre.

LE VIEIL OUVRIER.

Comme nous cessons de t'écouter. Ça suffit. (A Roche.) De ce moment, monsieur, n'y a plus de grève, et on est vos hommes.

ROCHE.

C'est bien. J'espère que vous êtes content de ma patience ? Il m'en a fallu. Maintenant, allez travailler... Nous nous reverrons. (Ils commencent tous à se mettre en marche pour sortir.) Et croyez, malgré tout, que je suis votre ami véritable, ancien ouvrier comme vous, venu obscurément d'en bas, comme vous.

Les ouvriers sont déjà tous près de la porte.

MORET, qui est resté à l'écart, avec éclat.

Eh bien, ça n'est pas vrai, et il vous trompe !

HENRI, s'élançant vers lui.

Cette fois, par exemple...

Les ouvriers se mettent devant lui.

LE VIEIL OUVRIER, à Henri.

Laissez faire. On est là. (A Moret.) Viens, toi. Tu as tort.

Il veut l'emmener.

MORET, résistant.

Il n'est pas un ancien ouvrier comme il s'en vante, et il n'est pas sorti de vos rangs. C'est un aristocrate qui a pris un faux nom pour s'enrichir de nous ! Et pas un comte, pas un marquis, pas un duc, s'il vous plaît ? Non, mieux que ça ! c'est un prince ! Il s'appelle le prince d'Aurec.

HENRI, à son père.

Qu'est-ce qu'il dit ?

TOUS LES OUVRIERS, riant comme d'une chose qui ne tient pas debout.

Ah ! ah ! ah !

ROCHE, d'une voix tonnante.

La vérité.

TOUS.

Prince ?

ROCHE.

Oui, je suis prince. Après ?... Je n'ai ni à m'en vanter ni à en rougir. Ce nom qu'ont porté les miens autrefois est sans tache...

MORET, *à part, étonné.*

Comment !

ROCHE.

... Et si ce misérable a cru me confondre en me le jetant à la face, il s'est bien trompé.

MORET, *à part.*

Il ne sait rien. Ah ! bien...

ROCHE.

Oui, c'est vrai, je suis le descendant d'un connétable dont le nom est inscrit dans l'histoire de France depuis plusieurs centaines d'années. Il a pris des villes, il a gagné des batailles, il a contribué à la gloire de son pays... J'aurais pu m'en tenir là, et vivre là-dessus, en parasite, comme tant d'autres ! Je ne l'ai pas voulu... J'ai voulu, moi aussi, gagner des batailles, dans un autre genre, ajouter à la fortune et à la puissance de mon pays. N'est-ce pas une ambition loyale et légitime ?

LE VIEIL OUVRIER.

Sans doute.

ROCHE.

Je me suis dit que les temps étaient changés, que le monde avait été transformé par des révolutions profondes,

— vous savez lesquelles ? — et que, désormais, chaque homme ne vaut plus que ce que valent ses œuvres. Est-ce que j'ai tort ?

UN OUVRIER.

Non. Pour sûr !

ROCHE.

Aujourd'hui, tout le monde est soldat, n'est-ce pas ? C'est l'égalité absolue devant le drapeau, devant l'ennemi, devant la mort. Pourquoi tout le monde ne serait-il pas aussi ouvrier, chacun dans sa partie, avec l'égalité absolue devant le travail, devant l'effort ? Autrefois, chaque troupier, comme on disait, avait dans sa giberne le bâton de maréchal de France. (Assentiment parmi les ouvriers.) A présent, chaque ouvrier a dans son sac, dans son outil, sa fortune et son avenir. Vous tous, qui êtes ici, vous l'avez. Seulement, c'est fini les maréchaux de France. A notre époque il ne peut plus y avoir que des maréchaux de l'industrie. Eh bien, j'ai rêvé d'en être un, en vous montrant le chemin ! Est-ce que c'est vous qui me le reprocherez ?

LE VIEIL OUVRIER, à Roche.

Mais pourquoi n'avez-vous pas gardé tout de même votre nom?

ROCHE.

Pourquoi?... Parce qu'à des devoirs nouveaux il fallait aussi un nom nouveau. Mes ancêtres étaient orgueilleux, moi aussi. J'ai imité les fils cadets d'Angleterre qui, dépouillés par la loi, comme par l'usage, du titre patrimonial, s'en vont au loin, sur tous les points du globe, conquérir par le travail personnel un nom et une fortune à eux.

MORET, aux ouvriers.

Gobez ce qu'il vous dit! Avec tout ça, il est millionnaire et vous n'avez rien !

ROCHE, *à Moret.*

Oui, je suis millionnaire! Je le suis avec eux, et ils le sont avec moi! (*Aux ouvriers.*) Est-ce que je n'ai pas fait pour vous tout ce que peut un patron équitable et généreux? Et si ma part a été plus grande que celle de chacun de vous en particulier, est-ce que ma part de conception, de soucis, de responsabilités, de labeurs de jour et de nuit n'a pas été plus grande aussi? Est-ce que les millions que je vous ai consacrés dans ce pays en écoles, en hôpitaux, en habitations confortables, en caisses de secours, en caisse de retraites, en œuvres de tout genre, ne dépassent pas de beaucoup l'argent que j'ai pu garder pour ma propre famille?

LE VIEIL OUVRIER.

Ça, c'est vrai...

ROCHE.

Comptez, et vous verrez!

UN AUTRE OUVRIER.

Il a tout de même raison, le patron!

ROCHE.

Enfin, ceux qui vous excitent, auraient-ils fait mieux? Auraient-ils fait autant?

LE VIEIL OUVRIER.

Pas de danger! Vive le prince!

TOUS, *enlevés.*

Vive le prince!

ROCHE.

Il n'y a plus de prince. Je m'appelle Roche.

Les ouvriers s'acheminent vers la porte.

UN OUVRIER, *à ses camarades.*

Eh bien, s'ils étaient tous comme ça, on pourrait s'entendre.

Les ouvriers sont sortis.

ROCHE, *à Moret, qui est resté.*

Vous, je vous conseille de quitter ce pays au plus tôt, et qu'on ne vous y revoie jamais. Adieu.

MORET.

Bah! j'ai le monde.

SCÈNE IX

ROCHE, HENRI.

HENRI.

Alors, vous avez fait ça?

ROCHE.

C'est juste. A ton tour, maintenant! Tu vas aussi me demander des comptes?

HENRI.

Oui, mon père.

ROCHE.

Ne te gêne pas. Allons? Blâme ma conduite.

HENRI.

Il m'est permis au moins de la juger.

ROCHE.

Tu ne perds pas de temps!

HENRI.

Parce que vous en avez déjà trop perdu.

ROCHE.

Dieu me pardonne! tu me fais la leçon?

HENRI.

Je vous interroge.

ROCHE.

Simplement!

HENRI.

Et je vous prie de me répondre. Ce qu'un hasard vient de me révéler est vrai?

ROCHE.

Sans doute. Tu m'as bien entendu. Est-ce que j'ai l'habitude de mentir?

HENRI.

Vous avez la force de dissimuler. Ainsi nous sommes d'Aurec, princes, héritiers d'un nom glorieux, très ancien... Cela est indiscutable?

ROCHE.

Indiscutable.

HENRI.

Et vous, un jour, froidement, vous avez décidé de vous débarrasser de ce nom, d'en prendre un autre?

ROCHE.

Et j'ai choisi Roche.

HENRI.

Pourquoi Roche? Vous n'aviez pas de motif particulier?

ROCHE.

Aucun.

HENRI.

C'est un nom... inventé?

ROCHE.

Oui. J'ai trouvé que c'était court, et que ça sonnait bien.

HENRI.

D'Aurec aussi.

ROCHE.

Celui-là sonnait trop.

HENRI.

Peut-être pour vous. Pas pour moi. Et quel âge aviez-vous quand vous avez pris ce beau parti?

ROCHE.

Oh! j'étais très jeune.

HENRI.

Il fallait l'être, en effet.

ROCHE.

Plus encore que tu ne crois! J'avais vingt ans, cinq ans de moins que toi, et j'étais en Amérique, seul au monde, employé, faisant fonction d'ingénieur chez un Français

établi là-bas dans le pétrole, M. Blossard, dont j'aimais la fille, sans espoir aucun de l'épouser, tu penses? car j'étais pauvre et elle riche.

HENRI.

Vous vous appeliez encore d'Aurec à cette époque?

ROCHE.

Pas d'Aurec. Aurec tout court. J'avais déjà coupé la particule.

HENRI.

C'était un petit commencement!

ROCHE.

Comme tu dis. Car, tout enfant que j'étais, le travail et la vie m'avaient pas mal mûri, plus que toi, et j'avais mon idée qui, depuis des mois déjà, fermentait. Un soir, je pris mon courage à deux mains, j'allai trouver mon patron, et je lui dis qui j'étais, d'où je venais, où je voulais aller. Ce simple nom d'Aurec n'avait jamais éveillé l'attention de ce brave homme qui était un rude travailleur, trop occupé jour et nuit pour avoir le temps de feuilleter l'annuaire de la noblesse. Tu vas sans doute être humilié? Il nous ignorait totalement! Il fut impressionné cependant par le récit des grandes choses qu'avaient accomplies mes aïeux.

HENRI.

Les nôtres.

ROCHE.

Les tiens aussi. Mais il le fut bien davantage quand je lui fis part de mes pensées sur la société nouvelle, sur la transformation nécessaire et radicale de l'aristocratie; quand je lui dis ma résolution de prendre un nouveau nom, très obscur exprès, afin de mieux l'illustrer par mon

seul mérite. Alors son enthousiasme affectueux ne connut plus de bornes ; il me demanda si je désirais quelque chose de lui, quoi que ce fût !... de raisonnable, bien entendu ! Je n'étais qu'un pauvre petit jeune homme, sans fortune et ignoré, je lui demandai la main de sa fille... C'était de l'aplomb ? Eh bien, il faut croire qu'il avait tout de même confiance en moi, puisque sur-le-champ il me l'accorda !

HENRI.

Sans la moindre difficulté ?

ROCHE.

Sans la moindre.

HENRI, amer.

Tout le monde n'a pas ce bonheur !

ROCHE.

C'est le premier que m'ait rapporté ma nouvelle ligne de conduite : ce ne fut pas le dernier. Enfin, tu sais à présent comment le prince d'Aurec est devenu le mari... de madame Roche.

HENRI.

Ainsi, ma mère a été au courant de ces faits depuis son mariage ?

ROCHE.

Même avant. Cela te montre qu'elle ne me désapprouvait pas.

HENRI.

Et vous ne m'en avez jamais rien dit, ni l'un ni l'autre !

ROCHE.

Nous nous réservions de t'en parler, à notre heure.

HENRI.

Vous l'auriez dû dès que j'ai eu l'âge de raison.

ROCHE.

L'âge de raison ! Mon pauvre petit, tu l'as déjà depuis longtemps, et cependant je m'aperçois que c'est encore beaucoup trop tôt pour toi d'apprendre ces choses !

HENRI.

Trop tôt... ou trop tard !

ROCHE.

Mais non. Je te vois ému, tremblant. Pour un peu tu me chercherais querelle ! C'est que tu ne comprends pas, que tu n'es pas assez homme pour me bien juger ! Si tu comprenais, tu ne me parlerais pas comme tu le fais.

HENRI.

Je m'efforce d'être respectueux mon père.

ROCHE.

Tu y arrives à peine.

HENRI.

Mais aussi ! mettez-vous à ma place ! Je suis étourdi du coup que m'a porté cette brusque nouvelle ! Étourdi d'abord par le passé d'une gloire... qui est la mienne, en somme !

ROCHE.

Mais non. Pas la tienne. C'est là justement l'erreur. Tu n'en as pas de gloire !

HENRI.

J'ai celle des aïeux. Ils me la lèguent ; j'en hérite.

ROCHE.

Tu la ramasses. Pas autre chose. Si tu veux de la gloire, il faut t'en faire une, mon garçon, mais ne pas prendre celle d'un monsieur qui vivait il y a quatre cents ans!

HENRI.

Du moment que nous avons le même nom!

ROCHE.

Vous n'avez pas les mêmes œuvres.

HENRI.

Enfin, quand je me découvre en cinq minutes une nouvelle ascendance, de nouveaux grands-parents desquels on ne m'a jamais soufflé mot, et que je proteste en demandant qu'on me renseigne... ce n'est donc pas naturel? Les ancêtres encore, je les connais, grâce à l'histoire où ils ont brillé! Mais les derniers, les plus rapprochés de nous... qui étaient-ils? Qu'est-ce qu'ils ont fait?

ROCHE.

Rien. Ou peu de chose.

HENRI.

Mon arrière-grand-père...

ROCHE.

Le duc de Talais.

HENRI.

Ah! il était?

ROCHE.

Duc de Talais, oui. Ce titre et celui d'Aurec nous appar-

tenaient... Ton arrière-grand-père ne faisait rien, mon enfant. Il vivait, il chassait, il jouait.

HENRI.

Et mon grand-père?

ROCHE.

Dominique d'Aurec? Aussi. Même chose... Il paraît, car je l'ai si peu connu que je ne me le rappelle pas.

HENRI.

Il est mort jeune?

ROCHE.

Un accident. Il s'est tué en jouant avec un revolver.

HENRI.

Et votre mère?

ROCHE.

Elle est morte jeune, également, et je n'ai pas eu le temps de l'aimer. C'était une jeune fille de ce pays-ci, mademoiselle de Varaucourt. Je n'ai guère bien connu que ma grand-mère, la duchesse de Talais, qui m'a fait élever à l'étranger. Une femme excellente et courageuse, celle-là. C'est à elle que je dois tout.

HENRI.

Elle avait de la fortune?

ROCHE.

Beaucoup.

HENRI.

Elle ne vous l'avait donc pas laissée, puisque à vingt ans vous étiez pauvre?

ROCHE.

Non.

HENRI.

Pour quelle raison?

ROCHE.

Parce qu'elle l'avait entièrement dépensée.

HENRI.

A quoi?

ROCHE.

A payer les dettes de son mari, puis de son fils.

HENRI.

Et, elle était aussi de grande race?

ROCHE.

Non, mon enfant... c'était une roturière, qui s'appelait Piédoux.

HENRI.

J'entends. Mais en somme si ces derniers venus ont été légers et frivoles, ils n'ont jamais rien fait de... vraiment repréhensible?

ROCHE, *avec conviction.*

Certes! cette question que tu me poses, maintes fois je l'ai posée moi-même à ma grand'mère; et toujours sa réponse a été aussi énergiquement la même : « Ton père et ton grand-père n'ont pas mené la vie qu'ils auraient dû. Mais sois tranquille, le nom est sans tache. »

HENRI.

Par conséquent, l'honneur...

ROCHE.

A toujours été sauf.

HENRI.

Alors, je vous blâme, et vous avez eu tort !

ROCHE.

Comment !...

HENRI.

Mais oui ! Je n'aurais, à la rigueur, admis votre conduite qu'au cas où il y aurait eu une tache dans la famille ! Ce n'eût pas été pour vous une raison, mais une excuse !

ROCHE.

Tu dis une monstruosité ! Je serais sans excuse au contraire, si pour cacher quelque tare des nôtres, j'avais pris un faux nom. Je ne pourrais plus me prévaloir de mes idées et de mon bon droit. Mon seul mérite — à supposer que j'en aie un, ce que tu discutes, — c'est d'avoir librement, quand rien ne m'y contraignait, renoncé à une situation sociale et à des titres que je pouvais porter le front haut ! J'estime qu'il est ridicule d'éterniser la perpétuité de privilèges qui n'existent plus, que je ne dois pas me parer d'un blason qui n'est pas mon œuvre... Affaire à moi ! mais il faut que ce blason soit net ! sans cela j'ai eu peur, j'ai eu honte, j'ai obéi à l'intérêt, j'ai caché une vilaine plaie... Et, en pareil cas, le devoir et l'honneur commandaient au contraire, si le nom avait été souillé, de le garder pour le purifier et le relever.

HENRI.

Toujours et quand même vous deviez le garder ! Et plus j'y pense, en vérité, moins je vous comprends.

ROCHE.

Mes ouvriers m'ont compris tout de suite, eux.

HENRI.

Comme si c'était comparable. Ça ne leur retire rien, à ces gens-là, ce que vous avez fait. Ils ne sont pas de votre sang. Mais moi je suis votre fils et vous l'avez oublié.

ROCHE.

Ingrat. Je n'ai agi ainsi que pour toi.

HENRI.

Je ne vous le demandais pas.

ROCHE.

C'est pour que tu sois un jour indépendant, riche et heureux! Si Roche n'avait pas travaillé comme un nègre depuis bientôt trente ans, le petit descendant des croisades se trouverait aujourd'hui sans le sou, sur le pavé, avec des parchemins qui ne suffiraient ni à le glorifier, ni à le nourrir.

HENRI.

Toujours est-il qu'en croyant faire mon bonheur, c'est mon malheur que vous avez fait.

ROCHE.

Je ne vois pas en quoi. Je t'ai gagné des millions.

HENRI.

C'est ce qui pouvait m'arriver de pire. A cause de cet argent, — que je hais, — je me trouve séparé à jamais de mademoiselle de Touringe.

ROCHE.

Toujours ton roman!

HENRI.

Oui, mon roman!... Victime du vôtre! Cet argent que vous avez gagné, ce nom que vous avez inventé... ces deux belles trouvailles dont vous êtes si fier, voilà les deux seuls obstacles au bonheur de votre fils, qui, si vous l'aviez laissé d'Aurec, occuperait la position sociale à laquelle il a droit, et pourrait épouser la femme de son rang, pauvre comme lui, qu'il aime et dont il est aimé... Non, non, voyez-vous, toutes vos belles raisons morales sur les temps nouveaux et les prétendus devoirs des nobles à notre époque, ne me convaincront jamais ! En dépit de tout, le nom est une chose sacrée que Dieu seul donne avec la vie, qu'il reprend avec la mort ; les hommes n'ont pas le droit d'y toucher ! Mais aiguiller, comme vous l'avez fait pour moi, toute une vie humaine dans une direction nouvelle et fausse, transformer un descendant de connétable en un marchand d'huiles, et remplacer un nom illustre qui était le sien par le premier nom venu cueilli dans le Bottin... cela c'est pire qu'une substitution de personne, c'est un crime, c'est comme si j'étais un enfant volé !

ROCHE.

Tu t'oublies !

HENRI.

Non pas. Je me retrouve ! Je m'appelle Henri d'Aurec, duc de Talais, et je vais le crier partout !

ROCHE.

Crie-le, si tu veux !

SCENE X

LES MÊMES, LE MARQUIS, MADAME DURIEU, SUZANNE.

HENRI.

Certainement ! (Apercevant le marquis.) Et tout de suite ! Vous n'êtes peut-être pas, monsieur le marquis, sans avoir entendu parler du prince Dominique d'Aurec ?

Madame Durieu, à ce nom, pâlit et porte la main à son cœur, sans que personne s'en aperçoive pourtant.

LE MARQUIS.

Je crois bien !

Trouble croissant de madame Durieu qui fait un ou deux pas.

ROCHE, au marquis sans émotion.

Vous l'avez connu?

LE MARQUIS.

Beaucoup! J'étais là, quand on l'a pincé, trichant au jeu.

ROCHE, prenant le marquis à la gorge.

Vous mentez !

LE MARQUIS, levant la main sur Roche, mais empêché par Henri.

Monsieur !

ROCHE.

C'était mon père.

MADAME DURIEU, suffoquant.

Ah!

LE MARQUIS, à Roche.

J'en suis fâché pour vous.

HENRI, au marquis.

En attendant, vous m'en rendrez raison!

ROCHE, au marquis.

Non. A moi.

LE MARQUIS.

A tous les deux.

MADAME DURIEU.

A personne. (A Roche et à Henri.) Vous ne vous battrez pas.

ROCHE.

Parce que?

MADAME DURIEU.

Parce que je vous le défends.

HENRI.

Mais, de quel droit, madame?

MADAME DURIEU.

Du droit que j'ai.

ROCHE.

Le mien les prime tous!

MADAME DURIEU.

Qu'en savez-vous?

ROCHE.

Je suis le fils de celui dont monsieur vient d'insulter la mémoire.

HENRI.

Moi, son petit-fils !

MADAME DURIEU.

Et moi, sa veuve.

ROCHE.

Dieu !

SUZANNE, à l'écart.

La princesse d'Aurec !

LE MARQUIS, s'inclinant profondément devant la princesse.

Pardon.

LA PRINCESSE, à Roche, montrant Touringe.

Le marquis a dit vrai, mon fils.

ROCHE, accablé.

Quelle honte !

LA PRINCESSE.

Mais, ce qu'il n'a pas dit, c'est que votre père avait racheté sa faute par sa mort, en se faisant lui-même justice.

ROCHE.

Il s'est tué !

La princesse fait signe que oui.

HENRI.

Il a bien fait.

LA PRINCESSE, avec fierté.

Très bien. C'est le dernier conseil que je lui aie donné.

LE MARQUIS.

Je ne savais pas tout cela.

ROCHE.

Ni moi.

LA PRINCESSE.

Personne ne l'a su. (A Roche.) La duchesse de Talais, votre grand'mère, dans une touchante pensée d'orgueil pour la race, vous a laissé ignorer ce drame, et certes moi-même en venant, il y a quinze ans, chercher l'oubli dans ce pays où j'ai passé les premières années de mon enfance, je ne pensais pas y retrouver, à la veille de ma mort, le fils qu'on m'avait enlevé, que je croyais perdu !... Dieu en a décidé autrement. Pendant que j'étais forcée, par l'éclat des scandales passés, de cacher mon nom, vous, obéissant, je le devine, à une pensée aussi noble que hardie, vous abdiquiez vos titres afin d'acquérir et de laisser à vos enfants une gloire qui leur fût un peu plus personnelle que celle des aïeux.

ROCHE.

Oui, rêve insensé ! Besogne inutile et qui n'aura servi à rien !

LA PRINCESSE.

Qu'à faire de toi un homme... et qu'à te rendre une mère ?... Crois-moi, c'est quelque chose. (Il se met à genoux et lui prend les mains.) Et cela aura servi aussi au bonheur de ces deux enfants. Je le veux. (A Roche.) C'est la première faveur que je te demande. (A Touringe.) C'est probablement la dernière.

LE MARQUIS.

Soit. (Montrant sa fille.) Mais comment va-t-elle s'appeler ?

HENRI.

La princesse d'Aurec !

SUZANNE, à Henri.

Non, mon ami. Je ne m'appellerai que madame Roche, du nom, illustre aussi, qu'a su vous tailler votre père.

LA PRINCESSE.

L'avenir de l'aristocratie est là, mes amis, dans la fusion des deux noblesses. (A Touringe, en lui tendant la main.) La vôtre, Touringe, celle des temps passés, celle d'hier. (A Roche, en le prenant dans ses bras.) La tienne, cher enfant, celle des temps nouveaux, celle de demain.

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1348-1 97. — (Encre Lorilleux).